

Sommaire

Introduction	5
I. Une typologie subjective des femmes dans la société française des années 1860	11
1. La mère/l'épouse.....	12
2. La femme de basse extraction	21
2.1. La domestique	21
2.2. La courtisane : Rosanette	24
II. la mise en scène des ambiguïtés de la condition féminine.....	27
1. La misogynie, voire le machisme.....	28
2. Un point de vue mitigé sur les femmes libérées.....	32
3. Rosanette ou la représentation de la femme réifiée et libérée à la fois	35
III. La mise en place d'une poétique des personnages féminins	39
1. La mise en place d'un réseau de personnages féminins.....	40
1.1. Similarités.....	40
1.2. Oppositions.....	42
1.3. Parallélismes.....	47
2. La mise en situation des personnages féminins	51
2.1. Mme Arnoux ou la « Vierge Marie »	51
2.2. Louise Roque, de la « jeune bête sauvage » à la jeune femme incrédule	54
2.3. Mme Dambreuse, la femme à double face	57
Conclusion.....	61
Bibliographie et sitographie	66

Introduction

Comme l'a écrit Gilles Leroy dans son roman *Alabama Song* : « Les hommes trop beaux sont le fléau des femmes¹. » En effet, dans une majeure partie de la littérature, les femmes sont manipulées par les hommes, ce qui entraîne parfois leur perte et même leur mort (comme le personnage d'Esther dans *Splendeurs et Misères de courtisanes* de Balzac, qui finit par se suicider après s'être donnée au baron de Nucingen, et sans avoir aucun espoir d'épouser Lucien de Rubempré ; le personnage de Germinie Lacerteux, dans le roman éponyme des Goncourt, qui meurt après être tombée malade en épiaant son ancien amant).

Avec la Révolution, les femmes espèrent beaucoup et elles expriment leurs souhaits notamment par le biais de pétitions. Leurs revendications portent sur des problèmes auxquels elles font face comme la mortalité en couches, ou encore la protection des travaux féminins. Celles touchant aux droits politiques sont rares car peu de femmes ont conscience de leur importance.

La majorité des femmes œuvrant dans la Révolution ne se sent pas appartenir à une catégorie en particulier. Mais les plus impliquées tentent d'effrayer les révolutionnaires masculins (ex : Claire Lacombe le 18 novembre 1793). A la suite de l'altercation de Lacombe, la Convention a décrété l'interdiction des clubs et sociétés de femmes. Et elles n'auront même plus le droit d'assister aux réunions politiques. La Révolution est donc une déception pour les militantes, par rapport aux espoirs qu'elle fait naître.

Cependant, la Révolution a permis de donner aux femmes une personnalité civile qu'on leur refusait jusqu'à présent. Avec la *Déclaration* de 1789, les femmes ont leurs propres opinions et font leurs propres choix. La *Constituante* favorise l'émancipation des femmes car elle promulgue l'égalité des droits aux successions et abolit le privilège de masculinité. De plus, la *Constitution* de 1791 détermine de façon similaire l'accession à la majorité civile, pour les hommes et les femmes.

Pourtant, au niveau politique, la femme va être mise de côté. Pierre Rosanvallon, dans son œuvre *Le Sacre du citoyen, Histoire du Suffrage Universel en France*, parle de la triple revendication exprimée à l'époque :

- Une indépendance intellectuelle, c'est-à-dire être un homme doué de raison ;
- Une indépendance sociologique, c'est-à-dire être un individu et non le membre d'un corps ;

¹ Gilles Leroy, *Alabama Song*, Mercure de France, Paris, 2007, p.20

- Une indépendance économique, c'est-à-dire gagner sa vie.

Cela montre que sont exclus du suffrage les mineurs, les aliénés, les religieux cloîtrés, les domestiques et les femmes.

Concernant la littérature, la plupart des romans du XIX^e siècle, qui sont majoritairement écrits par des hommes (on compte 18 femmes de lettres contre une centaine d'hommes au XIX^e siècle²), ont pour héros principal un homme, qui n'a pas forcément un destin heureux, l'époque étant marquée par le « mal du siècle » et le « vague des passions », mais dont l'histoire est le sujet principal du roman. Les héroïnes sont peu nombreuses — il y a quand même Delphine, Corinne, protagonistes des romans éponymes de Mme de Staël, les héroïnes de Stendhal que sont Lamiel, Mina de Wanghel ; en ce qui concerne Flaubert, nous avons Emma Bovary, Félicité ou encore Salammbô — qui occupent véritablement une place importante. *L'Education sentimentale* peut donc sembler en retrait puisque l'on retrouve un héros masculin, autour duquel gravitent des personnages féminins qui ont un rôle essentiel.

En effet, ce qui est intéressant, c'est que les femmes forment un réseau autour du personnage masculin, et nous les retrouvons sous différents statuts (la mère, l'amante, etc.). Chez Balzac, notamment, les femmes aident le héros à grimper dans la société³ ; chez Flaubert, vingt ans plus tard, ce n'est plus le cas. En effet, dans *L'Education sentimentale*, le héros principal, Frédéric Moreau, se retrouve, en quelque sorte, pris dans la toile tissée par les femmes autour de lui tout au long du roman. Malgré tout, bien qu'il semble être passif, Frédéric est au contraire le chef d'orchestre de ses périples sentimentaux, ce qui lui permet de s'initier à l'amour, de faire sa propre éducation sentimentale. Mais cette éducation sentimentale s'avère être, à la fin, un échec. Flaubert semble assez pessimiste : Frédéric arrive à se faire avouer l'amour de Mme Arnoux seulement quand lui-même ne veut plus d'elle.

Comme le répertorie Lucette Czyba dans son œuvre *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, il y a cinq catégories de femmes dans les œuvres de notre auteur : la femme fatale, la madone, la mère, la lorette et la servante⁴. Ces cinq catégories, Flaubert a réussi à toutes les mettre en scène dans son roman, et nous les allons étudier.

² Christine Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France* 3/2003 (Vol. 103), p. 655-668

³ Delphine de Nucingen, par exemple, maîtresse de Rastignac, permet qu'il devienne banquier auprès de son mari, et plus tard, qu'il épouse sa fille.

⁴ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, P.U.F, Lyon, 1983, table des matières, p.408-411

Si l'on regarde en général le panorama féminin que nous expose Flaubert, nous pouvons voir que celui-ci a su évoquer, sans en oublier aucune, tous les types féminins de son époque : la fidèle épouse et mère de famille, la bourgeoise d'affaires, la courtisane, l'écrivaine libérée ou encore la jeune provinciale naïve. C'est cette diversité qui va permettre à Frédéric, notre héros de faire son expérience personnelle de la vie parisienne, mais également son éducation sentimentale. Cette évocation d'éducation peut ainsi nous permettre de dire que, bien plus qu'un roman réaliste, *L'Education sentimentale* est également un roman d'apprentissage, auquel l'auteur donne une profondeur et une intensité nouvelle.

Pour Frédéric, l'influence des femmes aurait pu être bonne, car les femmes bourgeoises notamment (Mme Arnoux, Mme Dambreuse — ou encore Louise Roque, avec sa fortune) auraient pu lui permettre d'accéder à un rang social plus élevé (Jacques Arnoux étant un riche marchand d'art et M. Dambreuse ayant permis l'accès au sénat, comme pour Martinon). Mais au profit d'une passion amoureuse, Frédéric a décidé de vagabonder, de faire des va-et-vient entre les différentes femmes du roman, et va, à la fin, revenir avec Deslauriers sur ses années de jeunesse perdues — à cause de lui ou de Mme Arnoux ? Du point de vue de l'éducation sentimentale, cela n'a rien permis de concluant. Cela pourrait nous laisser penser que Flaubert sous-entend, dans son œuvre, et notamment avec l'accès de parvenus (Martinon, Hussonnet, Cisy, Pellerin⁵) à une meilleure condition que celle de Frédéric, que l'ambition sociale et professionnelle prime avant les femmes (sauf si celles-ci peuvent permettre la réussite socio-professionnelle).

Si nous avons décidé de nous intéresser plus particulièrement au roman *L'Education sentimentale* de Gustave Flaubert, c'est qu'il comporte de nombreux éléments autobiographiques (notamment le fait que Madame Arnoux est le double littéraire d'Elisa

⁵ « Martinon a suivi la ligne droite ascendante qui mène un fils de “gros cultivateurs” (p.69) aux fonctions de sénateur. C'est la version caricaturale d'un Frédéric qui aurait réussi, en politique et par le mariage, puisqu'il capte, en épousant Cécile, un héritage escompté par l'amant en titre de Mme Dambreuse. A l'autre pôle, celui de l'Art, Hussonnet, le bohème qui “ambitionnait la gloire et les profits du théâtre” (p.81) accède à “une haute place, où il se trouvait avoir sous la main tous les théâtres et toute la presse” (p.506). La “réussite” de ces deux personnages secondaires qui se poussent au premier plan social consacre l'esprit de sérieux de l'un, la blague de l'autre. Reste à Frédéric la fausse consolation de valoir mieux que ces gens-là, mais aussi la vexation déjà ressentie lors de l'ajournement à l'examen de droit, que Martinon a passé sans encombre [...] » — Yvan Leclerc, *Flaubert, L'Éducation sentimentale*, PUF, coll. « Études littéraires », 1997, p.39-40

Schlésinger, une femme mariée aimée de Flaubert), et qu'il nous expose les différentes facettes des femmes du XIXe siècle, que Flaubert met en scène. Roman de Frédéric Moreau, représentant d'une jeunesse romantique en lutte contre l'autorité, il est plus particulièrement roman de son éducation certes, sentimentale, mais également de son éducation morale, notamment grâce aux personnages féminins.

C'est pour cela que nous pouvons nous demander de quelle manière Flaubert, dans son roman, et par rapport à son temps, met en scène tous les types féminins que l'on peut trouver dans la réalité historique et qui sont transposés dans la littérature.

En effet, il est intéressant de comprendre comment, par rapport à son époque, Flaubert travaille sur les personnages féminins, quel traitement il en fait, par rapport à la réalité, mais aussi par rapport au personnage principal qu'est Frédéric Moreau. Concernant l'époque, nous pouvons voir que l'auteur écrit quatre-vingt ans après la Révolution, et que son œuvre est un roman complexe issu de trois œuvres de jeunesse que sont la première *Education sentimentale* (1843-45), qui succède à *Novembre* (1842) et à une ébauche nommée *Mémoires d'un fou* (1838). Flaubert s'inscrit dans le courant réaliste, bien que, contrairement au réalisme, nous ayons une part de sentimentalisme romantique (avec Frédéric, Rosanette ou encore Louise) ainsi qu'une certaine idéalisation (de la femme, ou plus précisément de Mme Arnoux par Frédéric) ; malgré cette tentation romantique, Flaubert s'attache tout particulièrement à analyser avec minutie deux thématiques particulières : les relations conjugales et les affrontements sociaux :

Dans ce roman, Flaubert critique un état d'esprit qui prédomine, d'après lui, en France au XIXe siècle, le « sentimentalisme » - et il le fait dès la première description de son projet dans le Carnet 19. Flaubert prend pour cible le langage et l'imaginaire collectif présents dans le discours de l'art et de la politique au milieu du XIXe siècle. Le romancier réaliste introduit dans les scènes-clés du roman l'analyse et la critique de cet état d'esprit, grâce au travail du style ; ce sont des ruptures logiques et sémantiques qui font apparaître ce sentimentalisme comme un dispositif mental de l'époque fondé littéralement sur « rien⁶ ».

Pourtant, Flaubert ne cherchait pas à s'attacher au mouvement réaliste, ce qu'il a très bien dit dans sa *Lettre à George Sand* :

⁶ Jeanne Bem, *Nouvelles lectures de Flaubert : recherches allemandes*, Harald Nehr, « La signification du “rien” ». A propos du style de « L'Education sentimentale », p.137

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école ! a priori, je les repousse toutes. [...] Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses⁷.

Toutefois, nous pouvons voir qu'au travers de son œuvre, Flaubert a tâché de représenter le côté historique en lien avec un côté politique (notre héros principal est plongé dans un monde qui hésite entre la monarchie, la république ou l'empire) ; il y a également une part autobiographique qui donne un côté historique, du fait notamment que Frédéric est en quelque sorte un portrait d'un jeune Flaubert, inspiré à l'auteur par ses propres expériences de jeunesse, mais également inspiré par la génération nourrie par le courant d'idées romantique le plus large.

Ce que nous souhaitons montrer au travers cette problématique, c'est la manière dont un auteur, mais avant tout un homme, parle des femmes de son temps, avec cynisme et pessimisme, ainsi que de sa société, et la manière dont il les voit et les dépeint dans son œuvre qu'est *L'Education sentimentale*, qui montre avant tout le voyage initiatique de l'amour d'un jeune homme avec plusieurs types de femmes qu'a pu traiter Flaubert.

Tout d'abord, nous dresserons une typologie subjective des femmes dans la société française des années 1860, en fonction de leurs caractéristiques (statut, âge...), de la mère, l'épouse à la femme de basse extraction, c'est-à-dire la domestique et la prostituée. Nous verrons comment, en faisant un parallèle avec la réalité historique, Flaubert traite de ces différents types de personnage.

Puis, nous analyserons la mise en scène des ambiguïtés de la condition féminine. Cela sera démontré par le fait que les femmes faisaient face, à l'époque, à la misogynie, voire au machisme des hommes, mais qu'une certaine liberté a vu le jour, chez certaines en particulier. Tout cela montre ainsi une évolution du XIXe siècle, qui a permis, de plus en plus, l'émancipation des femmes.

⁷ Gustave Flaubert, *Correspondances : Nouvelle édition augmentée*, https://books.google.fr/books?id=osTeAgAAQBAJ&printsec=frontcover&dq=correspondances+%C3%A9dition+augment%C3%A9+flaubert&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwil9_fOwZrLAhXHvRoKHSTSBosQ6AEIHDA#v=onepage&q=correspondances%20%C3%A9dition%20augment%C3%A9%20flaubert&f=false, p.1660, consulté le 28 février 2016

Enfin, nous étudierons la mise en place d'une poétique des personnages féminins, en faisant une comparaison des femmes que l'on retrouve autour de Frédéric, et en mettant en lumière leurs similarités, leurs oppositions et leurs parallélismes. Nous verrons également comment Flaubert les met en situation dans le roman, selon notamment leur condition sociale.

Rapport-Gratuit.com

I. Une typologie subjective des femmes dans la société française des années 1860

Afin de mieux comprendre et de mieux connaître ce qu'était la vie d'une femme à la fin du XIXe siècle, *L'Education Sentimentale* (1869) de Gustave Flaubert⁸ est un bon outil pour l'historien des femmes qui veut un témoignage sur leur condition. En effet, nous pouvons considérer qu'une part importante de l'œuvre est un témoignage sur la vie d'une femme de cette époque, comme l'écrit Jeanne-Antide Huynh :

Si *L'Education sentimentale* ne se présente pas comme un roman historique traditionnel, sa dimension historique ne fait pourtant aucun doute. Elle est aisément repérable et Flaubert a lui-même souligné son caractère fondamental : « Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération... » (Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie⁹)

Nous allons nous intéresser plus particulièrement à quatre catégories de femmes. En effet, comme le note Jeanne-Antide Huynh, il a suffi de quatre femmes pour faire l'« éducation sentimentale » de Frédéric :

Frédéric se fait le relais du narrateur et les premières visions qu'il a d'elles sont autant d'instantanés où elles sont typées à la perfection et où s'exprime par anticipation, dans une concision remarquable, la quintessence de la relation qu'il entretiendra avec chacune d'elles :

- la madone inaccessible, Mme Arnoux ;
- la grande dame raffinée, Mme Dambreuse ;
- la jeune sauvageonne, Louise Roque ;
- la courtisane gaie et théâtrale, Rosanette¹⁰.

Néanmoins, bien qu'elles ne soient que quatre, elles sont toutes représentatives de plusieurs milieux que l'on pouvait trouver à la fin du XIXe siècle, et c'est chacun de ces milieux que Frédéric Moreau va explorer pour faire non seulement, comme nous l'avons dit, son « éducation sentimentale », mais également son éducation par rapport à la vie.

Parmi ces quatre types de femmes, la mère/l'épouse, dans laquelle nous retrouvons principalement Mme Arnoux et Mme Dambreuse, est intéressante. Nous pouvons également y

⁸ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1952

⁹ Jeanne-Antide Huynh, *L'Education Sentimentale, Gustave Flaubert*, Bertrand-Lacoste, Paris, 1991, p.66

¹⁰ *Ibid.*, p.53

classer, de manière accessoire, Rosanette, en tant que mère, et Louise Roque, en tant qu'épouse de Deslauriers, à la fin, dont ce n'est pas la fonction principale au sein de l'œuvre, mais qui peuvent quand même y trouver leur place. Nous étudierons également le portrait de Mme Moreau, la mère de Frédéric.

Le mariage, depuis le Moyen Âge, jusqu'à aujourd'hui pour certains endroits du monde, n'est pas avantageux pour la femme. Dans la bourgeoisie principalement, la jeune femme est souvent mariée à un homme plus vieux qu'elle, et qu'elle n'aime pas, mais dont le statut social élevé permet d'apporter ou de garder une bonne réputation pour sa famille :

Agneau sacrifié, la mariée n'a rien à dire, à moins qu'elle n'ait un père adorable qui lui porte une affection sincère. Dans ces conditions, elle aura peut-être la chance de suivre les inclinations de son cœur et d'épouser le prince charmant. Mais ne rêvons pas ! Le prince est plus souvent un affreux crapaud que ce beau jeune homme dont se languissent toutes les filles à marier. Particulièrement dans la classe bourgeoise montante. Les marchands et commerçants qui font lentement fortune ne songent à marier leur fille qu'avec des familles qui leur garantiront une pérennité dans les affaires. Exit donc le rêve d'amour entre jeunes gens bien assortis, ce sont encore les pères qui décident de la destinée de leur progéniture. De très jeunes filles sont jetées dans le lit conjugal de vieux bourgeois fortunés, histoire de rehausser les affaires familiales. Les romans balzaciens sont à cet égard un véritable trésor d'informations¹¹.

Chez les auteurs du XIXe siècle, tels Balzac ou Stendhal, nous retrouvons ce modèle de l'épouse dont le mariage a été arrangé : Renée de Maucombe dans *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac ; Mme de Rênal dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ; chez Flaubert, une des autres héroïnes de roman que celles de *L'Education sentimentale* que l'on peut citer est Emma Bovary.

1. La mère/l'épouse

Emmanuelle Papot, dans son article *Petit point sur le statut de la femme en France au XIXe siècle*, écrit que :

La femme est avant tout une épouse et une mère. Elle est un ornement qui se doit de charmer son entourage par sa beauté et son esprit que l'on a pris soin de modeler. Porter le pantalon lui est interdit sans

¹¹ <http://www.site-du-jour.com/dossiers/histoire-mariage.html>, consulté le 4 avril 2016

autorisation spéciale. Elle est aussi et surtout une mère. La procréation devant être l'une de ses principales préoccupations. Mais bien que trouvant sa place par ce rôle de mère, la femme ne détient pourtant aucun droit sur ses enfants, tout revient au père. Le divorce possible depuis 1792¹² menace la femme car l'homme peut la répudier la laissant démunie si elle est sans famille¹³.

Comme nous l'avons dit précédemment, Mme Arnoux et Mme Dambreuse ont pour principale fonction d'être mère et/ou épouse (les deux pour Mme Arnoux, épouse pour Mme Dambreuse). Rosanette et Louise, quant à elle, vont être réciproquement mère et épouse, mais cela n'est que provisoire, car elles n'ont ce statut social que sur une courte période. Nous reviendrons à ce détail un peu plus loin dans cette partie. Enfin, nous pourrions parler de Mme Moreau, vieille femme aux petits soins pour son unique fils.

L'image de mère et d'épouse illustrée par Mme Arnoux et Mme Dambreuse est partagée, ces deux femmes ayant un caractère bien différent qui va nous amener à une analyse distincte de ces deux figures.

Comme la définit Lucette Czyba dans son œuvre *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*¹⁴, Mme Arnoux est considérée plutôt comme une « Madone », comme une « Apparition » ou encore comme une « idole inaccessible ». Elle est le modèle parfait de la femme aimante, bien que son mari soit un escroc qui la trompe :

Le texte décrit en effet Mme Arnoux s'occupant elle-même de son petit garçon, malgré l'existence de deux bonnes, nourrissant sa famille comme dans la scène du petit déjeuner, après la catastrophe financière d'Arnoux consécutive à l'affaire du kaolin, ou surveillant l'éducation et l'instruction de ses enfants¹⁵

¹² « La loi du 20 septembre 1792 autorise le divorce pour deux causes : soit le consentement mutuel soit par la volonté unilatérale d'un époux par incompatibilité des mœurs.

En 1804, le Code civil Napoléon va tempérer certains excès de la révolution, mais ne va pas pour autant supprimer le divorce. Il est autorisé, mais seulement par consentement mutuel ou pour faute de l'un des deux époux. » (<http://pointdroit.com/divorce-histoire/>, consulté le 30 mars 2016)

¹³ Emmanuelle Papot, *Petit point sur le statut de la femme en France au XIXe siècle*, http://www.napoleon.org/fr/salle_lecture/articles/files/femme_papot_2007.asp#informations, consulté le 20 février 2016

¹⁴ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, op. cit., p.232-233

¹⁵ *Ibid.*, p.176

Elle est la femme honnête, l'épouse loyale et la mère parfaite. Perfection qui, sans aucun doute, va attirer notre jeune provincial, Frédéric Moreau. En effet, Mme Arnoux est le type même de la femme de trente ans encore belle pour son âge (à l'époque !), mais elle est aussi inaccessible, ce qui rend sa personne encore plus désirable :

Des amours de Frédéric, celui qui reste hors de pair, est celui de Mme Arnoux, la femme de trente ans, la Muse et la madone que Flaubert enfant vit à Trouville, et qu'il a composée dans son roman avec tant de délicatesse. Ce portrait fin et tempéré était plus difficile que Mme *Bovary*, et Flaubert en a peut-être fait un chef-d'œuvre encore plus pur que celui d'Emma. Dans cet ordre de demi-teintes et de modelés lumineux, je ne vois guère pour le valoir que celui de la Sanseverina. Emma et *Salammbô*, ce sont, sous des figures différents, l'Eve éternelle, mais Mme Arnoux porte dans l'art toute la pureté sacrée de son nom : Marie¹⁶.

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites¹⁷.

¹⁶ Gustave Flaubert, *Correspondance* : Nouvelle édition augmentée, https://books.google.fr/books?id=osTeAgAAQBAJ&printsec=frontcover&dq=correspondances+%C3%A9dition+augment%C3%A9e+flaubert&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwil9_fOwZrLAhXHvRoKHSTSBosQ6AEIHDA#v=onepage&q=correspondances%20%C3%A9dition%20augment%C3%A9e%20flaubert&f=false, p.2085-2086, consulté le 30 mars 2016

¹⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.36-37

De plus, son côté femme idolâtrée se retrouve dans le fait que, par l'aspect autobiographique de l'œuvre que nous avons déjà cité, Mme Arnoux est le double littéraire d'Elisa Schlésinger, femme de l'éditeur de musique allemand, Maurice Schlésinger, qui a été l'égérie de Gustave Flaubert, ainsi que le modèle de certains de ses personnages. Nous pouvons d'ailleurs noter que, dans *Mémoires d'un fou*, l'une des trois œuvres ayant permis la composition de *L'Education sentimentale*, apparaissent déjà des portraits d'Elisa :

[...] comme elle était belle, cette femme ! Je vois encore cette prunelle ardente sous un sourcil noir se fixer sur moi comme un soleil.

Elle était grande, brune, avec de magnifiques cheveux noirs qui lui tombaient en tresses sur les épaules ; son nez était grec, ses yeux brûlants, ses sourcils hauts et admirablement arqués, sa peau était ardente et comme veloutée avec de l'or ; elle était mince et fine, on voyait des veines d'azur serpenter sur cette gorge brune et pourprée. Joignez à cela un duvet fin qui brunissait sa lèvre supérieure et donnait à sa figure une expression mâle et énergique à faire pâlir les beautés blondes. On aurait pu lui reprocher trop d'embonpoint ou plutôt un négligé artistique – aussi les femmes la trouvaient-elles de mauvais ton. Elle parlait lentement : c'était une voix modulée, musicale et douce...

Elle avait une robe fine de mousseline blanche qui laissait voir les contours moelleux de son bras.

Quand elle se leva pour partir, elle mit une capote blanche avec un seul nœud rose. Elle le noua d'une main fine et potelée, une de ces mains dont on rêve longtemps et qu'on brûlerait de baisers¹⁸.

Elle avait les cils longs et relevés, la prunelle noire, sillonnée de filets jaunes qui faisaient des petits rayons d'or dans cette ébène unie ; toute la peau des yeux était d'une teinte un peu rousse, qui les agrandissait et leur donnait une manière fatiguée et amoureuse. J'aime beaucoup ces grands yeux de femmes de trente ans, ces yeux longs, fermés, à grand sourcil noir, à la peau fauve fortement ombrée sous la paupière inférieure, regards langoureux, andalous, maternels et lascifs, ardents comme des flambeaux, doux comme du velours ; ils s'ouvrent tout à coup, lancent un éclair et se referment dans leur langueur¹⁹.

Mais Mme Arnoux, c'est aussi et surtout une mère, comme le figure Jeanne-Antide Huynh dans son œuvre :

Elle apparaît souvent à Frédéric dans ce rôle de mère, et particulièrement, semble-t-il, aux moments importants de leur histoire : lors de leur première rencontre, la fille de Mme Arnoux vient auprès de sa mère en compagnie de sa nourrice (p.23) et la rêverie amoureuse de Frédéric est interrompue ; lorsqu'il retrouve Mme Arnoux après son

¹⁸ Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, I, éditions Louis Conard, Paris, 1910, p.506

¹⁹ Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, III, éditions Louis Conard, Paris, 1910, p.23

long séjour en province, c'est de nouveau l'image de mère qui s'impose,
 [...] Et surtout c'est parce que son fils est gravement malade qu'elle ne viendra pas au rendez-vous de la rue Tronchet (p.302 à 306²⁰)...

Mme Dambreuse, quant à elle, est une femme plus dépendante, plus sauvage. C'est une épouse loyale envers son mari (même si l'œuvre nous laisse entendre qu'elle mène une vie libre), et pourtant, elle n'hésite pas, même avant la mort de son mari, à tomber dans les bras du jeune et beau Frédéric, qui devient son amant et presque son second mari. Mme Dambreuse est « la Parisienne, femme du monde, qui détient le monopole de l'élégance, du goût et des bonnes manières²¹ », et nous pouvons l'affilier, notamment chez Balzac, à Madame de Sérizy ou encore Diane de Maufrigneuse, deux grandes dames mondaines.

Elle est sûrement l'épouse contrainte d'un homme d'affaires riche, avec qui ses parents ont vu un bel avenir pour elle (argent, soirées mondaines, nom reconnu) ; mais elle n'est sûrement pas une épouse heureuse en ménage. C'est pour cela qu'elle va jouer un rôle important dans l'éducation sentimentale de Frédéric qui, ne la voyant d'abord que comme femme de créancier, va petit à petit la voir comme une maîtresse « de secours », ayant perdu Mme Arnoux (ou plutôt ne l'ayant pas conquise), Rosanette et Louise Roque, et presque comme épouse, en acceptant à demi-mots sa demande en mariage de femme désespérée. Aussi, dans cette demande en mariage voit-on une libération de la femme (enfin !) veuve et toujours riche, se payant le luxe d'avoir un amant beau et jeune avec qui elle souhaite passer le restant de ses jours.

Une autre explication à cette liberté qu'a Mme Dambreuse, contrairement à Mme Arnoux, mère, épouse et femme idéale, est qu'elle n'a pas eu d'enfants. Bien qu'elle s'occupe de la soi-disant « nièce » de son mari (qui passe en réalité pour être sa fille illégitime), il n'y a pas entre elles de relation mère-enfant. Ainsi libérée de toute contrainte parentale, Mme Dambreuse se permet des libertés que son antithèse, Marie Arnoux, ne peut pas, par peur des représailles (notamment par peur d'une punition religieuse, comme nous pouvons le voir dans l'épisode où son fils tombe malade ; cela n'est pas sans rappeler une autre mère de famille, Louise de Rênal, dont la maladie de son plus jeune enfant la fera se repentir de son adultère) :

Tout à coup l'idée de Frédéric lui apparut d'une façon nette et inexorable. C'était un avertissement de la Providence. Mais le

²⁰ Jeanne-Antide Huynh, *L'Education Sentimentale*, Gustave Flaubert, op.cit., p.58

²¹ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, op.cit., p.168

Seigneur, dans sa miséricorde, n'avait pas voulu la punir tout à fait ! Quelle expiation, plus tard, si elle persévérait dans cet amour ! Sans doute, on insulterait son fils à cause d'elle ; et Mme Arnoux l'aperçut jeune homme, blessé dans une rencontre, rapporté sur un brancard, mourant. D'un bond, elle se précipita sur la petite chaise ; et de toutes ses forces, lançant son âme dans les hauteurs, elle offrit à Dieu, comme un holocauste, le sacrifice de sa première passion, de sa seule faiblesse²².

Nous pouvons également étudier le cas de Rosanette et de Louise Roque. Ces deux personnages féminins permettent l'éducation sentimentale de Frédéric, mais elles ne sont pas censées, du moins pour Rosanette, appartenir à la catégorie des mères/épouses. Pourtant, chacune d'elle va avoir l'un de ces deux rôles ; cependant, elles ne vont pas en profiter pour autant.

En effet, lorsque Frédéric et Rosanette deviennent amants, tous les deux ne voient aucun avenir dans leur relation : c'est une courtisane et il est un jeune homme en devenir, fréquentant plus le beau monde que le bas monde. Pourtant, à la surprise générale, notamment celle de Frédéric, l'auteur donne à Rosanette la possibilité de devenir mère. Taisant sa paternité, le jeune homme va quand même goûter aux doutes, aux questionnements quant à son devenir de père et quant à sa relation avec la courtisane. Il décide en bon gentleman d'assumer cette grossesse et cet enfant non désirés, tout en étant pourtant l'amant de Mme Dambreuse. Lors de l'arrivée de l'enfant, Rosanette, n'ayant pas mené une vie exemplaire, se montre pourtant bonne mère, vouant un amour inconditionnel à son enfant (c'est également le cas de Nana, chez Zola, qui fait des passes afin de subvenir au besoin de son enfant, Louiset, qu'elle a eu à 16 ans).

Mais, le bonheur est de courte durée, car celui-ci tombe gravement malade, et ne tarde pas à mourir, ce qui laisse Rosanette dans la plus profonde tristesse. Comme nous le dit Jeanne-Antide Huynh dans son ouvrage,

On constate aussi que Rosanette ne peut durablement être mère. Sa maternité est incompatible avec sa position sociale de courtisane ; son enfant (et celui de Frédéric) meurt et à la fin du roman elle a adopté un petit garçon²³.

²² Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.313

²³ Jeanne-Antide Huynh, *L'Education Sentimentale*, Gustave Flaubert, op.cit., p.57

Concernant Louise Roque, nous pouvons dire que c'est d'abord une jeune fille qui nous apparaît, timide et naïve, ignorante de ce qu'est la vraie vie, notamment celle de Paris. Elle et Frédéric s'entendent depuis qu'elle est enfant, et elle lui voue un amour à demi secret. Louise grandissant, elle finit par être promise à Frédéric, plus occupé par ses affaires (financières et sentimentales) à Paris que par cette dernière. Pourtant, il va lui promettre un mariage, mais ne l'honore plus de sa présence après cette promesse. Celle-ci va s'accrocher désespérément à cet homme qu'elle aime depuis si longtemps et qu'elle voit déjà comme son mari. Elle vient même lui rendre visite à Paris, où elle apprend par malheur ses déboires sentimentaux.

Elle finit par retourner en province, perdant petit à petit espoir et amour pour Frédéric. Pure vengeance ou provocation ? Louise va finir par se marier avec le meilleur ami du jeune homme, Deslauriers. Passant alors au statut d'épouse, celle-ci passe de jeune fille à femme. Pourtant, appartenant à une nouvelle génération qui semble plus libérée, celle-ci quitte Deslauriers qui, dépit, raconte à son ami Frédéric qu'elle « s'était enfuie avec un chanteur²⁴ ». Mais cela peut également s'expliquer par le fait que Louise est marquée par ses origines (c'est la fille d'une femme aux mœurs douteuses...), ce qui amène la fuite avec le chanteur. On retrouve ainsi une sorte de thématique d'une forme de destin, de déterminisme héréditaire.

Enfin, nous pouvons également dresser le portrait de Mme Moreau, la mère de Frédéric et seule femme raisonnée du roman.

Elle est l'image de la vieille femme qui va chercher à assurer à la fois sa descendance mais également l'image de sa famille. Elle peut être en quelque sorte considérée comme la « gardienne » du foyer mais aussi comme l'initiatrice de la vie sociale. En effet, comme le fait remarquer Lucette Czyba dans son ouvrage,

Cette fonction de la mère, que donne à lire la mise en scène de la destinée de Mme Arnoux, est confirmée par la présentation de Mme Moreau, dans les chapitres précisément qui ouvrent et ferment la première partie du roman, signe de l'importance du rôle maternel dans l'apprentissage de la vie sociale²⁵.

²⁴ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.453

²⁵ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, op. cit., p.181

Nous pouvons également voir que c'est une femme de principes et de bonnes mœurs, qui s'obstine à ne fréquenter que des gens respectables, tout cela pour le bien être de son fils :

La « religion des convenances » commande toute l'existence de Mme Moreau ; elle conditionne son aversion pour Deslauriers : « il mangea extraordinairement, il refusa d'assister le dimanche aux offices, il tenait des discours républicains ; enfin, elle crut savoir qu'il avait conduit son fils dans des lieux déshonnêtes. On surveilla leur relation... » ; elle ne fréquente pas le père Roque tant qu'il vit « en concubinage avec sa bonne ». La nouvelle de la liaison de Frédéric avec Rosanette, — « il entretenait une créature » —, provoque son « indignation » : « Elle voyait son fils tourbillonnant vers le fond d'un gouffre vague, était blessée dans sa religion des convenances et en éprouvait comme un déshonneur personnel »... ; tandis qu'elle confirmera « avec orgueil » l'annonce du mariage de Frédéric avec Mme Dambreuse²⁶.

Plus qu'une mère, c'est une mère socio-politique qui cherche à assurer « une *affaire* qui doit satisfaire l'*intérêt* des deux partis, un *contrat* où chacun trouve son compte²⁷ », c'est-à-dire : le mariage. Mais le mariage, à l'époque, est aussi une question d'argent, ce que comprend très bien Mme Moreau qui va essayer de pousser son fils à épouser Louise Roque, dont le père a une fortune considérable et non négligeable. C'est ainsi que Mme Moreau se pose en chef d'orchestre de la vie de son fils, afin de lui assurer une vie sans dommage, que cela soit d'ordre social ou financier.

A chaque mise en scène de Mme Moreau, nous voyons que celle-ci est toujours présentée par Flaubert comme étant une femme de profit. En démontre la première évocation qu'en fait Flaubert : « Sa mère, avec la somme indispensable, l'avait envoyé au Havre voir un oncle, dont elle espérait, pour lui, l'héritage²⁸ »

Cette ambition et cette cupidité s'expliquent notamment par son ascendance et son mariage. En effet,

Elle sortait d'une vieille famille de gentilshommes, éteinte maintenant. Son mari, un plébéien que ses parents lui avaient fait épouser, était mort d'un coup d'épée, pendant sa grossesse, en lui laissant une fortune compromise. Elle recevait trois fois la semaine et donnait de temps à autre un beau dîner. Mais le nombre des bougies était calculé

²⁶ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, op. cit., p.181

²⁷ *Ibid.*, p.182

²⁸ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.33

d'avance, et elle attendait impatiemment ses fermages. Cette gêne, dissimulée comme un vice, la rendait sérieuse²⁹.

Ainsi nourrit-elle de grands espoirs pour son fils :

Mme Moreau nourrissait une haute ambition pour son fils. Elle n'aimait pas à entendre blâmer le Gouvernement, par une sorte de prudence anticipée. Il aurait besoin de protections d'abord ; puis, grâce à ses moyens, il deviendrait conseiller d'État, ambassadeur, ministre. Ses triomphes au collège de Sens légitimaient cet orgueil ; il avait remporté le prix d'honneur³⁰.

Pour sauver l'honneur de sa famille, Mme Moreau fait, entre autres, attention à ses fréquentations et à celles de son fils. Ainsi, concernant Deslauriers :

Le jeune homme déplut à Mme Moreau. Il mangea extraordinairement, il refusa d'assister le dimanche aux offices, il tenait des discours républicains ; enfin, elle crut savoir qu'il avait conduit son fils dans des lieux déshonnêtes. On surveilla leurs relations³¹.

Ou encore, le père Roque :

Mme Moreau, en effet, ne le fréquentait pas ; le père Roque vivait en concubinage avec sa bonne, et on le considérait fort peu, bien qu'il fût le croupier d'élections, le régisseur de M. Dambreuse³².

Allant même, finalement, se contredire lorsqu'elle apprend la fortune de ce dernier :

Mme Moreau s'accusait d'avoir mal jugé M. Roque, lequel avait donné de sa conduite des explications satisfaisantes. Puis elle parlait de sa fortune, et de la possibilité, pour plus tard, d'un mariage avec Louise. [...] Le lendemain, Mme Moreau s'étendit sur les qualités de Louise ; puis énuméra les bois, les fermes qu'elle posséderait. La fortune de M. Roque était considérable³³.

Une lettre de sa mère l'attendait chez lui.

« Pourquoi une si longue absence ? Ta conduite commence à paraître ridicule. Je comprends que, dans une certaine mesure, tu aies d'abord hésité devant cette union ; cependant, réfléchis ! »

²⁹ *Ibid.*, p.42

³⁰ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.42

³¹ *Ibid.*, p.46

³² *Ibid.*, p.48

³³ *Ibid.*, p.273-274

Et elle précisait les choses : quarante-cinq mille livres de rente³⁴.

Après avoir établi, grâce à cinq figures féminines, l'image de la mère et de l'épouse au XIXe siècle, nous allons étudier l'image de la femme de basse extraction, représentée à la fois par la domestique et par Rosanette qui, avant d'être une mère, est surtout une courtisane³⁵.

2. La femme de basse extraction

2.1. La domestique

Au XIXe siècle, les femmes de basse condition commencent à gagner en autonomie et peuvent ainsi se permettre de trouver du travail. Dans l'article d'Emmanuelle Papot, nous pouvons lire ceci :

Avec l'ère industrielle qui se met en marche dans la seconde moitié du XIXe siècle, bien qu'encore largement confinée dans l'espace domestique ou dans le rôle de « cocotte », la femme, va progressivement accéder à plus d'autonomie.

Les nouvelles industries qui ont besoin de bras et l'apparition des grands magasins font massivement appel à la main-d'œuvre féminine. Malgré des conditions excessivement dures de travail avec des cadences infernales, la femme peut désormais prétendre à un emploi salarié³⁶.

Dans *L'Education sentimentale*, seules deux domestiques sont mises en scène, celle du père Roque et une des ouvrières d'Arnoux, mais elles ont une valeur particulière... Pour chacune d'elles, nous pouvons dire qu'elles sont spéciales aux yeux de leurs maîtres : en effet, bien plus que des domestiques, elles sont les maîtresses de ces derniers.

Dans de nombreux romans du XIXème siècle, nous retrouvons au moins un cas de relation ambiguë entre maître et servante. Généralement, le maître profite de son statut supérieur pour abuser d'une jeune femme pauvre et innocente (comme c'est le cas pour

³⁴ *Ibid.*, p.307

³⁵ Ce qui explique le découpage en deux parties concernant le portrait de ce personnage.

³⁶ Emmanuelle Papot, *Petit point sur le statut de la femme en France au XIXe siècle*, http://www.napoleon.org/fr/salle_lecture/articles/files/femme_papot_2007.asp#informations, consulté le 20 février 2016

Rosalie dans *Une Vie* de Maupassant, par exemple). Pourtant, dans le roman qui nous intéresse, les deux femmes ne sont ni jeunes, ni abusées.

Dans le cas de la domestique du père Roque, Catherine, Flaubert nous dit qu'il « vivait en concubinage avec sa bonne³⁷ » et, plus loin, que « jusqu'à cinquante ans, il s'était contenté des services de Catherine³⁸ ». Nous avons donc ici le cas d'une domestique privilégiée. Mais, nous apprenons, un peu plus loin dans le roman, qu'elle repasse à un statut de domestique « normale », voire de nourrice, lorsque M. Roque ramène de Paris Mme Eléonore, une « belle blonde ». Il l'épouse après lui avoir donné un enfant, Louise : « [...] tout fut expliqué par la naissance d'une fille, déclarée sous les noms d'Elisabeth-Olympe-Louise Roque³⁹. »

Pourtant, la négligence de Mme Eléonore envers sa fille, malgré la jalousie de Catherine, va amener un amour fort de la domestique pour cette petite fille qui n'est cependant pas la sienne :

Catherine, dans sa jalousie, s'attendait à exécrer cette enfant. Au contraire, elle l'aima. Elle l'entoura de soins, d'attentions et de caresses, pour supplanter sa mère et la rendre odieuse, entreprise facile, car Mme Eléonore négligeait complètement la petite, préférant bavarder chez les fournisseurs⁴⁰.

Ainsi, comme dans *Un Cœur simple*, de notre auteur, nous avons le modèle d'une servante qui, faute d'avoir sa propre famille et ses propres enfants, s'attache à ceux de ses maîtres et leur voue un amour inconditionnel et, parfois, interdit par la mère des enfants en question, comme cela est illustré par l'extrait suivant :

L'élève s'insurgeait, recevait des gifles, et allait pleurer sur les genoux de Catherine, qui lui donnait invariablement raison. Alors, les deux femmes se querellaient⁴¹ [...]

Nous pouvons quand même remarquer que, dans *L'Education sentimentale*, loin de se cantonner à son statut de domestique, la servante se fait l'égale de la maîtresse. Elle ose se confronter à elle, elle s'immisce dans l'éducation des enfants, elle acquiert un statut

³⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.48

³⁸ *Ibid.*, p. 125

³⁹ *Ibid.*, p. 126

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

particulier auprès de l'époux. Ainsi, cela contraste avec « Un Cœur simple », où, au contraire, Félicité était rappelée à l'ordre par Mme Aubin dès qu'elle osait franchir les limites, notamment avec les enfants.

En ce qui concerne l'ouvrière de Jacques Arnoux, nous retrouvons plus l'image de la grisette. En effet, elle travaille dans l'usine de faïence de M. Arnoux, mais celui-ci lui fait quelques faveurs, dont nous retrouvons l'exemple dans l'extrait suivant :

Hier matin, Arnoux tombe à la fabrique. La Bordelaise s'est plainte. Je ne sais pas ce qui se passe entre eux, mais il a levé son amende devant tout le monde⁴².

De plus, tout comme Rosanette dont nous parlerons par la suite, celle-ci est affublée d'un surnom (La Bordelaise), comme la plupart des grisettes/courtisanes de la littérature (Rosanette est surnommée La Maréchale, Esther de *Splendeurs et Misères des courtisanes* de Balzac est surnommée La Torpille).

Nous retrouvons également une sorte de vulgarité chez cette femme qui se plaît à être entretenue par un homme marié :

Elle le regarda en face, impudemment.
— Qu'est-ce que ça me fait ? Le patron, à son retour, la lèvera votre amende ! Je me fiche de vous, mon bonhomme !⁴³

Dans ce passage, nous pouvons souligner également l'impudence de la domestique, qui ne craint pas les gens plus haut qu'elle dans la société, ce qui est très différent de ce qui se passe chez Balzac, par exemple⁴⁴.

Cette relation va être révélée par Mme Arnoux elle-même à Frédéric beaucoup plus loin dans le roman :

Son mari, prodiguant les extravagances, entretenait une ouvrière de la manufacture, celle qu'on appelait la Bordelaise. Mme Arnoux l'apprit elle-même à Frédéric⁴⁵.

⁴² Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.247

⁴³ *Ibid.*, p.229

⁴⁴ Dans *Eugénie Grandet*, la Grande Nanon est une servante loyale, fidèle notamment dû au fait que M. Grandet l'a sauvée de sa misère. Trente ans après, avec la révolution industrielle, le travail des femmes les rend moins indépendantes et donc, moins reconnaissantes. D'où l'impudence de la Bordelaise envers Sénecal.

Nous voyons ainsi que, sans respect pour sa femme, Jacques Arnoux entretient en toute impunité une relation avec une de ses ouvrières, tout comme il a pu entretenir une relation, sans aucun scrupule, avec Rosanette.

2.2. La courtisane : Rosanette

Guillaume Gomot, dans son article « Est-elle bête !... Rosanette : une figure animale de *L'Éducation sentimentale* ? », écrit que :

Développant la part animale de Rosanette, *L'Éducation sentimentale* fait de cette femme-bête l'emblème du désir, qui suscite à la fois chez Frédéric le goût de la possession et la honte. En outre, la nature érotique de Rosanette tend à confondre la féminité et l'animalité, en affirmant le primat du corps et de la sphère sensible, ainsi que la puissance de la sexualité et de l'enfantement⁴⁶.

Rosanette est la seule figure de la courtisane dans le roman. Si nous nous permettons d'employer l'expression de « courtisane », c'est parce que Rosanette est, comme il est écrit dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie Française*, une « femme de mœurs déréglées qui se distingue par une certaine élégance de manières, et qui met à prix ses faveurs⁴⁷. »

Rosanette est une figure assez complexe car c'est une courtisane, mais elle devient également, comme nous l'avons vu en première partie, une mère. Ce second rôle est celui qui, selon elle, aurait dû lui revenir de droit pour deux raisons : parce qu'elle est une femme et parce que, selon elle, « les femmes [...] étaient nées exclusivement pour l'amour ou pour élever des enfants, pour tenir un ménage⁴⁸ ». Mais c'est un début de vie misérable qui va conduire Rosanette au rôle forcé de courtisane. Seul Frédéric la « sauvera », bien que peu de temps, en lui donnant le rôle auquel elle se voyait d'abord destinée.

⁴⁵ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, op. cit., p. 305

⁴⁶ Guillaume Gomot, « Est-elle bête !... Rosanette : une figure animale de *L'Éducation sentimentale* ? », *Revue Flaubert*, n° 10, 2010, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=60>, consulté le 20 février 2016

⁴⁷ Version en ligne du *Dictionnaire de l'Académie Française*, sixième édition, 1832-35, consultée le 25 janvier 2016

⁴⁸ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, op. cit., p.341

Ce début de vie misérable va amener Rosanette à devenir une sorte de figure animale, sans doute liée à la prostitution dont elle est la victime. Contrairement à la figure angélique de Mme Arnoux, Rosanette est l’emblème du désir charnel dont profitent les hommes, mariés ou non. Cette part animale va prendre une majeure partie du roman (et d’ailleurs, sa première apparition « en costume de dragon Louis XV⁴⁹ » le souligne bien), qui nous montre une Rosanette passant de Jacques Arnoux à Frédéric Moreau sans aucune vergogne.

Pourtant, cette figure animale, qui va plus permettre une éducation sexuelle que sentimentale à Frédéric, n’est pas si bestiale que cela. En effet, Rosanette est une femme comme une autre, avec des désirs de femme : se marier, avoir des enfants et un foyer dont s’occuper. Comme nous l’avons déjà évoqué, Rosanette va devenir mère et donner son seul enfant à Frédéric.

A la fin du roman, nous apprenons même que Rosanette a réussi à sortir du statut de courtisane. On nous dit qu’elle est devenue la femme de monsieur Oudry, un bourgeois, ami de la famille Arnoux et de la famille Dambreuse, qui était son protecteur dans la première partie du roman, qui l’entretenait dans la deuxième partie, mais dont elle a fini par devenir la veuve (« Elle est veuve d’un certain M. Oudry⁵⁰ »)

Elle est même, après être devenue veuve de ce dernier, redevenue mère en adoptant un petit garçon ; c’est Deslauriers, à la fin du roman, qui va l’apprendre à Frédéric :

A propos, l’autre jour, dans une boutique, j’ai rencontré cette bonne Maréchale, tenant par la main un petit garçon qu’elle a adopté⁵¹.

Ainsi, cette dernière a pu combler son désir de maternité et de promotion sociale, même si les conséquences de l’âge, tout comme pour Mme Arnoux, l’ont fait passer de femme désirable à femme indésirable, comme semble le faire comprendre Deslauriers (celui-ci dit qu’elle est « très grosse maintenant, énorme⁵² »). Mais, elle a sans doute obtenu une certaine respectabilité, qu’elle ne pouvait avoir en tant que courtisane, ce qui a certainement permis une promotion sociale du point de vue de sa réputation.

⁴⁹ Gustave Flaubert, *L’Education sentimentale*, op. cit., p.145

⁵⁰ *Ibid.*, p.454

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

Nous voyons ici un certain génie de la part de Gustave Flaubert, qui réussit en un seul roman à tracer un panorama général de tous les types de femmes que l'on pouvait rencontrer principalement à Paris au milieu du XIX^e siècle.

Ainsi, nous avons pu voir l'image de l'épouse et de la mère, image qui semble différente pour chacune des femmes ayant obtenu ce statut : en effet, Mme Arnoux représente l'épouse et la mère loyale, prête à tout pour se sacrifier au nom de sa famille ; Mme Dambreuse, simplement épouse, est une femme libre qui profite uniquement du statut social et financier de son mari, pour finir par céder à la tentation d'un jeune amant qui s'offre à elle ; Rosanette et Louise Roque, deux femmes que le destin a amenées à être mère ou épouse, mais dont le statut ou passé les a pourtant rattrapées ; et enfin, Mme Moreau, la mère au statut socio-politique qui cherche à faire régner l'ordre et les bonnes mœurs au sein de sa famille, tout cela pour protéger son fils.

Nous avons également pu retrouver la femme de basse extraction, représentée par les domestiques : celle de M. Roque et celle de M. Arnoux, qui nous montrent qu'à cette époque, la domestique pouvait avoir un statut que l'on pourrait considérer comme privilégié, car celle-ci se retrouvait entretenue par son maître.

La femme de basse extraction est également représentée par la seule courtisane du roman : Rosanette. Celle-ci, dont nous avons déjà parlé en tant que mère, reste pourtant principalement une lorette tout au long du roman, et est entretenue par bons nombres d'hommes, dont Jacques Arnoux et Frédéric, ainsi que par M. Oudry, qui lui permettra finalement d'être une épouse et une mère.

Ce panorama général des femmes présentes dans le roman mais également dans la vie du XIX^e siècle va permettre à Gustave Flaubert de dénoncer, le fait qu'à ses yeux, la femme est à la fois victime et coupable de sa condition, dans des temps où Révolution et évolution s'entremêlent.

II. la mise en scène des ambiguïtés de la condition féminine

Sans avoir la tendresse de Balzac ou de Stendhal pour ses personnages féminins, Gustave Flaubert montre pourtant crûment la difficile condition des femmes à son époque, sans pour autant la dénoncer.

En effet, la femme était souvent victime de sa condition, et de la misogynie voire du machisme des hommes. Bien que nous soyons quatre-vingt ans après la Révolution, et que celle-ci ait pu laisser espérer à un changement de comportement envers les femmes, il n'en fut rien. La femme reste un être inférieur placé sous la tutelle d'un homme, père ou mari, et n'a aucun droit, politique ou civil.

La femme est placée par l'homme au sein de la famille, que celui-ci domine. Le code napoléonien va jusqu'à supprimer le divorce, en 1816 ; ainsi peut-on lire, chez Balzac, que

La femme est une propriété que l'on acquiert par contrat, elle est mobilière, car la possession vaut titre ; enfin, la femme n'est, à proprement parler, qu'une annexe de l'homme ; or, tranchez, coupez, rognez, elle vous appartient à tous les titres. Ne vous inquiétez en rien de ses murmures, de ses cris, de ses douleurs ; la nature l'a faite à notre usage et pour tout porter : enfants, chagrins, coups et peines de l'homme⁵³.

Et Stendhal ose même parler du mariage comme d'« une prostitution légale⁵⁴ », sous-entendant ainsi que la jeune femme, et plus particulièrement son corps, est vendu légalement par ses parents à un homme qu'elle connaît à peine.

C'est cette condition que Victor Hugo va dénoncer, peu de temps après *L'Education sentimentale*, en 1876 :

Il est douloureux de le dire : dans la civilisation actuelle, il y a une esclave. Cette esclave, c'est la femme. L'homme a chargé inégalement les deux plateaux du Code ; il a fait verser tous les droits de son côté et tous les devoirs du côté de la femme. Dans notre législation, la femme

⁵³ Honoré de Balzac, *Physiologie du mariage, ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, publiées par un jeune célibataire, éditions Gallimard, Paris, 1971, p.177

⁵⁴ Stendhal, *De l'Amour*, t.1, Le Divan, Paris, 1927, p.91

ne possède pas, elle ne vote pas, elle ne compte pas, elle n'est pas là. Il y a des citoyens, il n'y a pas de citoyennes. C'est là un état violent : il faut qu'il cesse⁵⁵.

Et c'est également une dénonciation que l'on va retrouver, de prime abord, dans *L'Education sentimentale*.

1. La misogynie, voire le machisme

Comme nous l'avons dit précédemment, la femme a une place inférieure à celle de l'homme, et elle est généralement sous sa tutelle (père, frère ou mari). Cela se retrouve très bien dans la thèse de Loren Lee, *L'altérité des femmes dans la littérature française contemporaine* :

Dans la plupart du canon littéraire, les personnages féminins ont été placés à la marge de l'existence. Typiquement, ces femmes occupent un espace loin des personnages principaux développés au centre des histoires. La création des personnages de ces femmes littéraires, leur existence même, est souvent basée sur les rapports qu'elles entretiennent avec quelqu'un d'autre, un parent, un mari, ou un enfant par exemple⁵⁶.

Dans *L'Education sentimentale*, nous pouvons très bien voir que Flaubert exprime cette idée, notamment avec le cas des Arnoux. En effet, Marie Arnoux est la femme représentative du mode de vie de la femme mariée au XIX^e siècle.

Comme nous l'avons déjà étudié, c'est la mère de famille et l'épouse loyale prête à tous les sacrifices pour sa famille et pour l'honneur de celle-ci. Parmi les sacrifices, nous comptons celui de fermer les yeux sur les liaisons adultérines de son mari, bien qu'elle tente tout de même d'exprimer son mécontentement les concernant ; ainsi une scène de ménage que l'on peut voir dans l'œuvre :

Frédéric, en traversant le corridor, entendit deux voix qui se répondaient. Celle de Mme Arnoux disait :
— Ne mens pas ! ne mens donc pas !
[...]
— Il faut être indulgent, monsieur Moreau ! Ce sont de ces choses que l'on rencontre parfois dans les ménages.

⁵⁵ Victor Hugo, *Ecrits politiques*, Librairie générale française, Paris, 2001, p.312

⁵⁶ Loren Lee, *L'altérité des femmes dans la littérature française contemporaine*, http://trace.tennessee.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=2892&context=utk_chanhonoproj, consulté le 2 mars 2016

— C'est qu'on les y met, dit gaillardement Arnoux. Les femmes vous ont des lubies ! Ainsi, celle-là, par exemple, n'est pas mauvaise. Non, au contraire ! Eh bien, elle s'amuse depuis une heure à me taquiner avec un tas d'histoire.

— Elles sont vraies ! répliqua Mme Arnoux impatientée. Car, enfin, tu l'as acheté⁵⁷.

— Moi ?

— Oui, toi-même ! au Persan !

« Le cachemire » pensa Frédéric.

Dans ce dialogue entre les deux époux, nous comprenons implicitement que Mme Arnoux reproche à son mari de l'avoir trompée, ce que celui-ci prend de manière amusée, trouvant tous les prétextes du monde pour montrer à son épouse qu'elle a tort, et se servant même de Frédéric comme alibi.

Cette désinvolture de la part de Jacques Arnoux envers sa femme n'est pas pointée du doigt par la société qui est au courant des aventures extra-conjugales de celui-ci. Ainsi, à travers cela, nous avons l'impression d'avoir affaire à un comportement normal de la part d'un homme, mais qui sera fortement mal vu et puni si cela était une femme :

Cette situation trouve son origine dans la loi du 27 septembre 1792 par laquelle la Constituante avait instauré le divorce et, dépénalisant l'adultère, en avait fait un motif légitime de rupture pour chacun des époux. Mais cette révolution de la législation matrimoniale échoue sous la pression des ultras et de l'Église qui, depuis des siècles, assimilent l'adultère à un crime passible d'un lourd châtement pour la femme. Si le code civil de 1804 maintient l'adultère de la femme parmi les causes légales de divorce, il réaffirme l'autorité du *pater familias* sur son épouse et rétablit une sanction pénale plus lourde pour la femme que pour l'homme. Quand le catholicisme redevient religion d'État, c'est ensuite le divorce qui est supprimé par la loi du 8 mai 1816 ; seule la séparation de corps, admise par l'Église, reste autorisée.

De fait, jusqu'à la fin du XIXe siècle, cette appréciation dissymétrique de l'adultère demeure plus que jamais d'actualité : la femme, éternelle mineure, est placée sous l'autorité de son époux et, lorsqu'elle se rend coupable d'adultère, ne doit attendre d'indulgence ni de la justice ni de la société, au contraire du mari dont l'adultère passe inaperçu⁵⁸.

En plus de l'adultère, l'irrespect de l'épouse se retrouve dans le fait que Jacques Arnoux la trompe, non pas avec des femmes de la haute société, mais avec des femmes plutôt de basse extraction (la Maréchale, la Vatnaz, la Bordelaise), comme le montrent bien les surnoms, donnés la plupart du temps, en littérature, à des femmes de mauvaise vie (la Torpille

⁵⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.196-197

⁵⁸ http://www.histoire-image.org/site/etude_comp/etude_comp_detail.php?i=1133, consulté le 29 février 2016

pour Esther dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, Boule de suif dans le roman éponyme de Maupassant) :

Un jour en feuilletant un de ses cartons, il trouva dans le portrait d'une bohémienne quelque chose de Mlle Vatnaz, et, comme cette personne l'intéressait, il voulut savoir sa position. Elle avait été, croyait Pellerin, d'abord institutrice en province ; maintenant, elle donnait des leçons et tâchait d'écrire dans les petites feuilles. D'après ses manières avec Arnoux, on pouvait, selon Frédéric, la supposer sa maîtresse⁵⁹.

À partir de ce jour-là, Arnoux fut encore plus cordial qu'auparavant ; il l'invitait à dîner chez sa maîtresse [Rosanette], et bientôt Frédéric hanta tout à la fois les deux maisons⁶⁰.

Son mari, prodiguant les extravagances, entretenait une ouvrière de la manufacture, celle qu'on appelait la Bordelaise. Mme Arnoux l'apprit elle-même à Frédéric⁶¹.

Outre l'irrespect de l'épouse bourgeoise, nous avons également un irrespect de la jeune campagnarde, vue comme naïve et peu intéressante.

En effet, lorsque Louise Roque est assez âgée pour se marier, celle-ci va être proposée à Frédéric. C'est à ce moment-là qu'elle passe, pour lui, d'amie à femme-objet : en effet, il ne va la voir que comme un bon parti financier avec lequel il serait bon de se marier afin d'assurer son avenir :

Mme Moreau s'accusait d'avoir mal jugé M. Roque, lequel avait donné de sa conduite des explications satisfaisantes. Puis elle parlait de sa fortune, et de la possibilité, pour plus tard, d'un mariage avec Louise⁶².

Par défiance de l'ordre moral (sous-entendu sa mère), il va abuser de la naïveté de la jeune fille, lui laissant espérer que le mariage aura bien lieu pour, au final, ne jamais l'épouser :

Louise tira la sonnette avec vigueur, plusieurs fois. La porte s'entrebâilla ; et le concierge répondit à sa demande :

– Non !

– Mais il doit être couché ?

⁵⁹ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.69

⁶⁰ *Ibid.*, p.174

⁶¹ *Ibid.*, p.305

⁶² *Ibid.*, p.273

— Je vous dis que non ! Voilà près de trois mois qu'il ne couche pas chez lui⁶³ !

Frédéric se moque totalement de Louise et n'a jamais eu pour but de l'épouser ; il veut vivre son rêve parisien, passer de femmes en femmes (en espérant atteindre l'idéale Mme Arnoux) et cela amène une ridiculisation totale de Louise lorsque celle-ci vient le rejoindre sur Paris. En effet, Frédéric avait commandé un portrait de Rosanette, devenue sa maîtresse, et celui-ci est exposé en public lors d'un dîner auquel participe Louise :

La conversation avait recommencé. Les grands vins de Bordeaux circulaient, on s'animait ; Pellerin en voulait à la Révolution à cause du musée espagnol, définitivement perdu. C'était ce qui l'affligeait le plus, comme peintre. A ce mot, M. Roque l'interpella.

— Ne seriez-vous pas l'auteur d'un tableau très remarquable ?

— Peut-être ! Lequel ?

— Cela représente une dame dans un costume... ma foi !... un peu... léger, avec une bourse et un paon derrière.

Frédéric à son tour s'empourpra. Pellerin faisait semblant de ne pas entendre.

Cependant c'est bien de vous ! Car il y a votre nom écrit au bas, et une ligne sur le cadre constatant que c'est la propriété de M. Moreau.

Un jour que le père Roque et sa fille l'attendaient chez lui, ils avaient vu le portrait de la Maréchale. Le bonhomme l'avait même pris pour « un tableau gothique ».

— Non ! dit Pellerin brutalement ; c'est un portrait de femme.

Martinon ajouta :

— D'une femme très vivante ! N'est-ce pas, Cisy ?

— Eh ! je n'en sais rien.

— Je croyais que vous la connaissiez. Mais du moment que ça vous fait de la peine, mille excuses !

Cisy baissa les yeux, prouvant par son embarras qu'il avait dû jouer un rôle pitoyable à l'occasion de ce portrait. Quant à Frédéric, le modèle ne pouvait être que sa maîtresse. Ce fut une de ces convictions qui se forment tout de suite, et les figures de l'assemblée la manifestaient clairement.

— Comme il me mentait ! se dit Mme Arnoux.

— C'est donc pour cela qu'il m'a quittée ! pensa Louise⁶⁴.

Découvrant ainsi le pot-aux-roses, la jeune fille, humiliée, repart en province.

Pourtant, malgré la misogynie, le machisme des hommes à l'égard des femmes de ce temps, — idée que l'on retrouve dans notre roman —, nous pouvons voir que se fait jour une certaine liberté de la femme.

⁶³ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.383

⁶⁴ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.375-376

2. Un point de vue mitigé sur les femmes libérées

Plus que dans les mœurs ou au niveau économique, la liberté féminine prendra pied en politique ; en effet,

En France, comme le note Geneviève Fraisse, malgré le Code civil, certaines femmes auront cependant eu l'occasion d'exprimer une volonté politique, de prendre conscience de leurs problèmes propres, en même temps que de leur désir d'appartenir à la nouvelle société en qualité de membre actif. Le féminisme aura désormais partie liée avec la gauche, républicaine, utopiste puis socialiste⁶⁵.

C'est au XIX^e siècle qu'apparaît le féminisme. Des femmes se regroupent en tant que féministes, ayant constaté leur oppression commune et ayant pour objectif leur émancipation. La participation des femmes aux divers événements révolutionnaires, essayant de démontrer l'égalité des sexes, préfigure le féminisme du XIX^e siècle.

On attribue à Charles Fourier (philosophe français du XIX^e siècle) l'emploi du terme « féminisme ». Celui-ci devient fréquent dans la pratique politique et sociale à la fin du XIX^e siècle, et désigne la lutte qui vise à établir l'égalité des droits de l'homme et de la femme dans la société. Il est difficile de proposer une origine certaine au féminisme, car chacun tend à la définir selon l'analyse politique qu'il en fait : rupture individuelle avec son statut, expression critique dans le domaine culturel, engagement collectif dans le combat politique.

Comme premières féministes, nous retrouvons les précieuses, les puritaines américaines au XVII^e siècle, les révolutionnaires de 1789, celles de 1848, de 1871, ou encore les suffragettes. En 1791, Marie Gouze (femme de lettres française puis femme politique) réclame l'émancipation des femmes. C'est alors qu'elle met en place la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1792) :

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes pouvant être à chaque instant comparés

⁶⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_femmes#Politique_3, consulté le 3 mars 2016

avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous.

En conséquence, le sexe supérieur en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Etre suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne⁶⁶.

Dans l'œuvre de Flaubert, nous retrouvons cela au travers la figure de la Vatnaz, auteur et maîtresse de Jacques Arnoux. C'est aussi une féministe engagée, ce qui marque son implication politique, et donc une certaine liberté. Elle va même encourager Frédéric à se présenter aux élections et, dans le même temps, montrer son implication politique forte :

Cependant, Frédéric avait besoin d'être approuvé par un plus grand nombre ; et il confia la chose à Rosanette, un jour que Mlle Vatnaz se trouvait là. [...] Aussi, comme beaucoup d'autres, avait-elle salué dans la Révolution l'avènement de la vengeance ; et elle se livrait à une propagande socialiste effrénée. L'affranchissement du prolétaire, selon la Vatnaz, n'était possible que par l'affranchissement de la femme. Elle voulait son admissibilité à tous les emplois, la recherche de la paternité, un autre code, l'abolition, ou tout au moins « une réglementation du mariage plus intelligente ». Alors, chaque Française serait tenue d'épouser un Français ou d'adopter un vieillard. Il fallait que les nourrices et les accoucheuses fussent des fonctionnaires salariés par l'État ; qu'il y eût un jury pour examiner les œuvres de femmes, des éditeurs spéciaux pour les femmes, une école polytechnique pour les femmes, une garde nationale pour les femmes, tout pour les femmes ! Et, puisque le Gouvernement méconnaissait leurs droits, elles devaient vaincre la force par la force. Dix mille citoyennes, avec de bons fusils, pouvaient faire trembler l'Hôtel de Ville ! La candidature de Frédéric lui parut favorable à ses idées. Elle l'encouragea, en lui montrant la gloire à l'horizon⁶⁷.

Mais, comme le dit André-Michel Berthoux dans son article « Les règles de l'art » :

Si Flaubert faisait tenir à la Vatnaz des propos qu'il ne partage pas pour montrer toute le ridicule de son engagement le romancier serait un simple pamphlétaire : en caricaturant le personnage qui exprime des idées qui lui sont contraire, l'auteur utiliserait un procédé assez éloigné, il faut bien le dire, de l'écriture qu'il se veut entreprendre. [...]

⁶⁶ Olympe de Gouges, *Les droits de la femme*, collection : Les archives de la Révolution française, 1791, p.6-7, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426138>, consulté le 24 avril 2016

⁶⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.329-330

Autrement dit, il devient difficile d'affirmer, dans le roman, que Flaubert dénonce les travers du socialisme et du féminisme à travers les propos de la Vatnaz dont il ne partage pas les points de vue.⁶⁸

La Vatnaz est la figure même de l'écrivaine libérée qui, contrairement à Rosanette, revendique le droit de la liberté féminine, physique et morale. Cette liberté de plus en plus présente et illustrée par cette femme n'est pas forcément du goût de tous les hommes. Ainsi, Alfred Darcel montre à quel point Flaubert « maltraite » les femmes de son genre :

Voyons les autres, et commençons par les citoyennes de la revendication des droits de la femme. M. Gustave Flaubert les traite singulièrement. Il semble s'acharner sur elles avec un malin plaisir. La Vatnaz, en qui il résume la personnalité de ces dames, est quelque peu entremetteuse, catin, voleuse et usurière. Elle traverse l'action en y jouant nous ne savons trop quel rôle aux allures mystérieuses⁶⁹.

Mais, toujours pour Darcel,

Les citoyennes d'aujourd'hui ont des idées moins belliqueuses que la Vatnaz. En 1869, le souffle est à la paix, et il en est qui prétendent la porter dans les plis de ce même jupon crotté qu'on leur reproche. Elles vivent peut-être d'autres extravagances que la Vatnaz, mais du même ordre. Qu'importe, si quelques idées justes et pratiques se glissent derrière les exagérations de la revendication ? Elles ont réussi à fonder un journal, où leurs idées seront passées au crible de la discussion⁷⁰.

Ainsi, la Vatnaz peut être vue comme une femme à double face. En effet, cette dernière, fortement impliquée politiquement du côté du féminisme, et revendiquant haut et fort le droit d'égalité des hommes et des femmes, et une part plus importante de celles-ci dans la société, va pourtant se servir de sa condition de femme, notamment auprès de Jacques Arnoux, pour s'introduire dans la haute société, tenter de percer dans le milieu littéraire et être une femme d'affaires :

Arnoux dit à Pellerin de rester, et conduisit Mlle Vatnaz dans le cabinet. Frédéric n'entendait pas leurs paroles ; ils chuchotaient. Cependant, la voix féminine s'éleva : –Depuis six mois que l'affaire est faite, j'attends toujours ! Il y eut un long silence. Mlle Vatnaz reparut. Arnoux lui avait encore promis quelque chose⁷¹.

⁶⁸ http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=61, consulté le 3 mars 2016

⁶⁹ http://flaubert.univ-rouen.fr/etudes/education/es_dar.php?imp=1, consulté le 30 mars 2016

⁷⁰ http://flaubert.univ-rouen.fr/etudes/education/es_dar.php?imp=1, consulté le 30 mars 2016

⁷¹ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, *op. cit.*, p.67-68

Mlle Vatnaz se trouvait seule avec Arnoux. –Excusez-moi ! je vous dérange ? –Pas le moins du monde ! reprit le marchand. Frédéric, aux derniers mots de leur conversation, comprit qu’il était accouru à l’Alhambra pour entretenir Mlle Vatnaz d’une affaire urgente ; et sans doute Arnoux n’était pas complètement rassuré, car il lui dit d’un air inquiet : –Vous êtes bien sûre ? –Très sûre ! on vous aime ! Ah ! quel homme⁷² !

Ainsi, malgré ses nombreuses protestations afin de voir les femmes égales aux hommes, la Vatnaz comprend malgré tout que vendre son corps est parfois la seule solution pour une femme de rang moyen d’atteindre ses objectifs en société. Elle est donc, bien que parfois cela semble le contraire, semblable à Rosanette qui, comme nous allons l’étudier, est à la fois la représentation de la femme réifiée et de la femme « libérée ».

3. Rosanette ou la représentation de la femme réifiée et libérée à la fois

Rosanette est *la* courtisane du roman, et c’est la femme que tous les hommes fréquentent (Oudry, Arnoux, Delmar, Cizy, Frédéric, Deslauriers, ...), même ceux dont les noms ne sont pas évoqués :

Des gentlemen la reconnurent, lui envoyèrent des saluts. Elle y répondait en disant leurs noms à Frédéric. C’étaient tous comtes, vicomtes, ducs et marquis ; et il se rengorgeait, car tous les yeux exprimaient un certain respect pour sa bonne fortune⁷³.

Ayant eu une enfance malheureuse, elle parvient tout de même à s’en sortir grâce à son statut de courtisane. A la fois actrice et victime de son destin, Rosanette s’adapte à sa condition de femme à la fois prisonnière et libre. Mais, condition de courtisane oblige, Rosanette représente principalement la femme-objet : en effet, son corps est « à vendre », suscitant le mépris des hommes.

– Que devient-elle, cette brave Rose ?... A-t-elle toujours d’aussi jolies jambes ? prouvant par ce mot qu’il la connaissait intimement.
Frédéric fut contrarié de la découverte.

⁷² *Ibid.*, p.104

⁷³ *Ibid.*, p.237

– Il n’y a pas de quoi rougir, reprit le baron ; c’est une bonne affaire !
Cisy claqua de la langue.
– Peuh ! pas si bonne !
– Ah !
– Mon Dieu, oui ! D’abord, moi, je ne lui trouve rien d’extraordinaire,
et puis on en récolte de pareilles tant qu’on veut, car enfin... elle est à
vendre⁷⁴ !

De plus, elle est dépendante des hommes qu’elle fréquente : c’est grâce à eux qu’elle vit, et, même si elle nous est présentée comme étant une bonne fille non cupide, elle coûte de l’argent aux hommes qu’elle fréquente. Avec Cisy, elle aura un bracelet « orné de trois opales⁷⁵ » ; Frédéric va jouer à la Bourse sa ferme « puisqu’il fallait de l’argent pour posséder ces femmes-là⁷⁶ » ; Arnoux va lui offrir plusieurs cadeaux, dont le célèbre cachemire, et il va la payer pour qu’elle ne lui échappe pas (« et il donnait toujours, elle l’ensorcelait, elle abusait de lui, sans pitié⁷⁷ »)

Mais,

Personnage cardinal du roman, mère du seul enfant de Frédéric, Rosanette, dont l’ignorance et l’inculture sont souvent rappelées, est-elle pour autant considérée avec misogynie comme l’exemple achevé d’une femme soumise à ses seules fonctions animales ? Quelle valeur le roman lui accord-t-il dans la typologie de ses figures fictionnelles ? C’est finalement la question d’une morale romanesque qui se dessine ici, à travers les traits animaux propres à la jeune femme. Dévalorisée par des discours souvent méprisants, elle est toutefois montrée, en maints endroits du récit, sous un jour plus glorieux et souverain, notamment dans ce grand portrait peint, qui circule au cœur de *L’Education sentimentale*, et où elle figure avec un paon⁷⁸.

Paradoxalement, Rosanette a une certaine liberté : elle reste avec Arnoux même quand il ne la paye pas, quitte le père Oudry pour l’acteur Delmar...

Frédéric montait en coupé pour s’y rendre quand arriva un billet de la Maréchale. À la lueur des lanternes, il lut :

⁷⁴ Gustave Flaubert, *L’Education sentimentale*, *op. cit.*, p.252

⁷⁵ *Ibid.*, p.244

⁷⁶ *Ibid.*, p.245

⁷⁷ *Ibid.*, p.206

⁷⁸ Guillaume Gomot, « Est-elle bête !... Rosanette : une figure animale de *L’Éducation sentimentale* ? », *Revue Flaubert*, n° 10, 2010, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=60>, consulté le 25 avril 2016

« Cher, j'ai suivi vos conseils. Je viens d'expulser mon Osage. À partir de demain soir, liberté ! Dites que je ne suis pas brave⁷⁹. »

Tout cela avait fasciné Rosanette ; et elle s'était débarrassée du père Oudry, sans se soucier de rien, n'étant pas cupide⁸⁰.

Comme si elle refusait d'être manipulée comme un objet, mais également par insouciance de ne jamais penser au lendemain, ce qui fait son charme. De même que son côté « flou » lui permet de ne pas être entièrement possédée par les hommes ; ainsi,

Entre l'homme qui paie et la femme vénale existent des zones de brume. Les hommes gravitant autour de la Maréchale questionnent tour à tour « tout ce qu'elle n'avait pas dit » et restent perplexes devant ses agissements. Le Père Oudry qu'elle prend, congédie et enfin épouse, Arnoux « qu'elle aimait donc bien pour s'en occuper si fortement » et Frédéric Moreau qui se demande pourquoi elle « l'a pris » et constate qu'« il était impossible de la connaître⁸¹. »

Mais ce double aspect de Rosanette amène des interrogations : Quand décide-t-elle ? Quand est-ce que les autres décident pour elle ?

Rosanette renverse tout : elle n'a ni la dépravation de la prostituée, ni les codes de la bourgeoises. Elle tient plusieurs rôles : ouvrière des usines textiles de Lyon, confectionneuse en lingerie, actrice débutante puis femme entretenue ; elle est aussi une marionnette qui se déplace de bourgeois en bourgeois (protecteurs, amants, amis, amoureux volés) mais qui fait aussi le lien entre eux. C'est une entremetteuse, une sorte de « maqurelle des affaires », mais aussi l'objet de leur conversation, comme lors du dîner de de Cisy (voir note 68)

Ainsi, nous avons pu voir que, au XIX^e siècle, la femme vit une double condition, dépendant surtout de son statut social. La femme issue d'un milieu bourgeois va généralement être la victime de son statut et être l'objet d'une certaine misogynie ; la femme de condition moins importante, comme la Vatnaz va acquérir une liberté un peu plus grande, et parfois revendiquer l'importance de ses droits en tant que femme, comme devant être égaux à ceux

⁷⁹ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.187

⁸⁰ *Ibid.*, p.205

⁸¹ Evelyn Woestelandt, « Le corps vénal : Rosanette dans "L'Education sentimentale" », in *Nineteenth-Century French Studies*, n°1/2, University of Nebraska Press, v.16, 1987, p.122 <http://www.jstor.org/stable/23532087>, consulté le 14 avril 2016

des hommes ; enfin, la femme de basse extraction, comme Rosanette dans le roman, se voit attribuer à la fois le statut de victime, de femme-objet, mais semble également avoir une certaine liberté qui lui est propre.

Nous allons maintenant analyser comment tous ces éléments fusionnent dans la mise en place d'une poétique des personnages féminins dans *L'Education sentimentale*.

III. La mise en place d'une poétique des personnages féminins

Nous allons ici parler de la mise en place d'une poétique des personnages féminins, et il convient de définir ce qu'est la poétique. Pour Henri Meschonnic,

L'étude des œuvres est alors une poétique. Elle n'élimine pas les autres procédures exploratrices, encore faut-il viser la découverte et non la tautologie. Elle ne tend qu'à bien penser à sa question. Une question qui ne semble qu'aux historicistes ou sociologisants une chose d'esthète. Elle vise la forme comme vécu, le « signe » se faisant « texte 1 ». Elle n'est pas séparable d'une pratique de l'écriture : elle en est la conscience. [...]

Pour beaucoup encore, poétique n'est qu'un adjectif ou même, s'il est substantif, n'évoque guère que la poésie, le versifié. Sans doute, c'est quelque ignorance de la réflexion contemporaine. [...]

La poétique est essentiellement liée à la pratique de l'écriture. De même que cette pratique est conscience du langage, la poétique est la conscience de cette conscience : « Parler de la poésie nous est une part, une extension de l'expérience que nous avons d'elle. » Et T. S. Eliot ajoute : « La critique, comme toute activité philosophique, est inévitable et ne requiert nulle justification. Demander « Qu'est-ce que la poésie? », c'est situer la fonction critique. » D'où le lien entre un tel mode de réflexion et une pratique de l'écriture contemporaine, — il ne peut mieux s'exercer qu'en synchronie⁸².

En bon stylisticien, Flaubert sait ce qu'est la poétique, et dans l'écriture de *L'Education sentimentale*, il la retranscrit notamment par le biais du sens du détail qui a ici permis une construction et une mise en scène précises de nos personnages féminins, dans un contexte contemporain de l'auteur. Ainsi,

Il sait combien il est difficile d'écrire parfaitement le français. Il sait combien sont rares, au XIX^e siècle les grands écrivains qui ont connu intégralement l'intérieur, les ressources, la vie de leur langue. Après Chateaubriand, Victor Hugo et peut-être Théophile Gautier, on serait assez embarrassé d'en citer un quatrième. Il s'épuise à la recherche de la correction, de la propriété, du nombre. Il les trouve souvent, surtout le nombre. Mais autant il est hésitant et difficile sur le choix de ses mots et de ses phrases, autant il est absolu sur l'excellence de ce qu'il a laissé imprimer et supporte impatiemment la critique⁸³.

⁸² Henri Meschonnic, « Pour la poétique », *Langue Française*, n°3, *La stylistique*, sous la direction de Michel Arrivé et Jean-Claude Chevalier, Larousse, 1969

⁸³ Albert Thibaudet, « Sur le style de Flaubert », in *Flaubert savait-il écrire ? : une querelle grammaticale (1919-1921)* de Gilles Philippe, ELLUG, Grenoble, 2004, p.59

C'est donc au travers de ce « style parfait » que nous découvrons, entre personnages si proches mais si différents, à la fois similarités, oppositions et parallélismes.

Ce « style parfait » se retrouve également dans cette dimension poétique que nous avons évoquée. Elle rejoint une certaine esthétique via une dimension très picturale que Flaubert a su mettre en exergue. Cette dimension picturale, nous la devons au courant réaliste, précurseur d'un autre grand courant littéraire : le symbolisme. C'est dans le premier que, comme nous l'avons dit, Flaubert a été « inscrit », mais nous pouvons voir, notamment avec *L'Education sentimentale*, que la peinture que Flaubert fait des personnages féminins tend à rejoindre le deuxième courant.

1. La mise en place d'un réseau de personnages féminins

1.1. Similarités

Parmi les similarités que nous pouvons noter chez les femmes présentes dans l'œuvre, nous retrouvons la même tranche d'âge, pour Mme Arnoux, Mme Dambreuse, Rosanette⁸⁴ et la Vatnaz, c'est-à-dire, entre trente et quarante ans, ce que Flaubert appelle parfois l'« âge mûr » dans son roman :

Ça prouve ton bon goût ! Une personne d'un âge mûr, le teint couleur de réglisse, la taille épaisse, des yeux grands comme des soupiraux de cave, et vides comme eux ! Puisque ça te plaît, va la rejoindre⁸⁵ !

De plus, nous pouvons dire, toujours pour les mêmes femmes — excepté Rosanette, qu'elles appartiennent au même milieu et à la même catégorie sociale : la bourgeoisie parisienne (même si Rosanette pourrait en faire partie, sachant qu'elle fréquente le milieu de par ses conquêtes amoureuses et qu'à la fin du roman, elle devient Mme Oudry)

La deuxième tranche d'âge est celle de la jeune fille. On trouve ainsi de nombreuses similarités entre Louise Roque et Marthe, dans leur évolution le long du roman. Tout d'abord, nous pouvons voir que leur première apparition est similaire :

⁸⁴ « Rosanette donne son âge comme étant vingt-neuf ans le 23 juin 1848 », traduction de *Where Flaubert Lies: Chronology, Mythology and History* de Claire Addison, Cambridge University Press, 1996, p.170

⁸⁵ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.441

On attendait Monsieur avec grande impatience. Mlle Louise avait pleuré pour partir dans la voiture. – Qu'est-ce donc, Mlle Louise ? – La petite à M. Roque, vous savez ? – Ah ! j'oubliais ! répliqua Frédéric, négligemment⁸⁶.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. « Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices⁸⁷.

Ici, nous avons la sensation que Flaubert tend à caractériser la petite fille bourgeoise comme une petite fille capricieuse, que l'homme va regarder avec négligence (vision qui va bien sûr changer lorsque la petite fille devient jeune femme)

Leur jeunesse leur donne également le même air de sauvageonne :

La présence d'un inconnu l'étonnait, sans doute, car elle s'était brusquement arrêtée, avec son arrosoir à la main, en dardant sur lui ses prunelles, d'un vert-bleu limpide⁸⁸.

Elle reçut les compliments du monsieur avec des airs de coquette, fixa sur lui ses yeux profonds, puis, se coulant parmi les meubles, disparut comme un chat⁸⁹.

On voit également qu'en grandissant, toutes les deux sont plutôt proches de leur père (ce qui s'explique, pour Louise, surtout par la mort de sa mère) :

Ce fut sa fille elle-même qui lui ouvrit la porte. Elle lui dit, tout de suite, que son absence trop longue l'avait inquiétée ; elle avait craint un malheur, une blessure. Cette preuve d'amour filial attendrit le père Roque⁹⁰.

⁸⁶ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.41

⁸⁷ *Ibid.*, p.37

⁸⁸ *Ibid.*, p.122

⁸⁹ *Ibid.*, p.77

⁹⁰ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.369

Marthe se rangeait toujours du côté de son père. Cela augmentait le désaccord, et la maison devenait intolérable⁹¹.

Et même, on les retrouve toutes les deux, dans la 3^{ème} partie, mariées (même si Louise va finir par quitter Deslauriers) :

La cloche de Saint-Laurent tintait ; et il y avait sur la place, devant l'église, un rassemblement de pauvres, avec une calèche, la seule du pays (celle qui servait pour les noces), quand, sous le portail, tout à coup, dans un flot de bourgeois en cravate blanche, deux nouveaux mariés parurent. Il se crut halluciné. Mais non ! C'était bien elle, Louise ! – couverte d'un voile blanc qui tombait de ses cheveux rouges à ses talons⁹² [...]

Sa fille était mariée à Bordeaux et son fils en garnison à Mostaganem⁹³.

Ici, Flaubert fait suivre aux deux jeunes filles le parcours classique de toute jeune fille de l'époque : en effet, à l'époque, toute jeune femme de bonne condition était destinée au mariage.

Outre les similarités, nous retrouvons également des oppositions entre les femmes du roman.

1.2. Oppositions

L'opposition entre Rosanette et Mme Arnoux est la plus évidente.

Repris par la vie parisienne, Frédéric oscille entre ses deux pôles d'attraction. Rosanette le provoque, Mme Arnoux l'attire et l'effraie⁹⁴.

Effectivement, concernant Rosanette,

Dès que Frédéric entrait, elle montait debout sur son coussin, pour qu'il l'embrassât mieux, l'appelait un mignon, un chéri, mettait une fleur à sa boutonnière, arrangeait sa cravate ; ces gentillesse redoublaient toujours lorsque Delmar se trouvait là. Étaient-ce des avances ? Frédéric le crut⁹⁵.

⁹¹ *Ibid.*, p.385

⁹² *Ibid.*, p.447

⁹³ *Ibid.*, p.449

⁹⁴ Pierre-Georges Castex, *Flaubert, "L'Education sentimentale"*, SEDES-CDU, Paris, 1989, p.119

Pour ce qui concerne Mme Arnoux,

[...] il songeait au bonheur de vivre avec elle, de la tutoyer, de lui passer la main sur les bandeaux longuement, ou de se tenir par terre, à genoux, les deux bras autour de sa taille, à boire son âme dans ses yeux ! Il aurait fallu, pour cela, subvertir la destinée ; et, incapable d'action, maudissant Dieu et s'accusant d'être lâche, il tournait dans son désir, comme un prisonnier dans son cachot. Une angoisse permanente l'étouffait⁹⁶.

Avec Rosanette, nous sommes face à la courtisane, à la femme de basse condition qui, comme on l'a vu, est à la fois femme réifiée et libre. Elle apporte de la joie de vivre, de l'énergie à Frédéric ; ainsi,

À partir de ce jour-là, Arnoux fut encore plus cordial qu'auparavant ; il l'invitait à dîner chez sa maîtresse, et bientôt Frédéric hanta tout à la fois les deux maisons.

Celle de Rosanette l'amusait. On venait là le soir, en sortant du club ou du spectacle ; on prenait une tasse de thé, on faisait une partie de loto ; le dimanche, on jouait des charades ; Rosanette, plus turbulente que les autres, se distinguait par des inventions drolatiques, comme de courir à quatre pattes, ou de s'affubler d'un bonnet de coton. Pour regarder les passants par la croisée, elle avait un chapeau de cuir bouilli ; elle fumait des chibouques, elle chantait des tyroliennes. L'après-midi, par désœuvrement, elle découpait des fleurs dans un morceau de toile perse, les collait elle-même sur ses carreaux, barbouillait de fard ses deux petits chiens, faisait brûler des pastilles, ou se tirait la bonne aventure. Incapable de résister à une envie, elle s'engouait d'un bibelot, qu'elle avait vu, n'en dormait pas, courait l'acheter, le troquait contre un autre, et gâchait les étoffes, perdait ses bijoux, gaspillait l'argent, aurait vendu sa chemise pour une loge d'avant-scène. Souvent, elle demandait à Frédéric l'explication d'un mot qu'elle avait lu, mais n'écoutait pas sa réponse, car elle sautait vite à une autre idée, en multipliant les questions. Après des spasmes de gaieté, c'étaient des colères enfantines ; ou bien elle rêvait, assise par terre, devant le feu, la tête basse et le genou dans ses deux mains, plus inerte qu'une couleuvre engourdie. Sans y prendre garde, elle s'habillait devant lui, tirait avec lenteur ses bas de soie, puis se lavait à grande eau le visage, en se renversant la taille comme une naïade qui frissonne ; et le rire de ses dents blanches, les étincelles de ses yeux, sa beauté, sa gaieté éblouissaient Frédéric, et lui fouettaient les nerfs⁹⁷.

⁹⁵ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.179

⁹⁶ *Ibid.*, p.101

⁹⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.174-175

Dans ce passage, on a un effet d'accumulation qui finit par donner un côté grotesque au personnage, qui oscille entre comédie enfantine et inertie innocente. Flaubert montre ici la naïveté du jeune homme alors que Rosanette fait tout pour le noyer dans un tourbillon et l'émoustiller ; on a une vraie stratégie de séduction de la part de la courtisane.

Tandis qu'avec Mme Arnoux, nous plongeons dans le monde de la bourgeoisie, et nous faisons face à une femme pure, fidèle, ressemblant à un ange de par son apparence calme, apaisée :

Presque toujours, il trouvait Mme Arnoux montrant à lire à son bambin, ou derrière la chaise de Marthe qui faisait des gammes sur son piano ; quand elle travaillait à un ouvrage de couture, c'était pour lui un grand bonheur que de ramasser, quelquefois, ses ciseaux. Tous ses mouvements étaient d'une majesté tranquille ; ses petites mains semblaient faites pour épandre des aumônes, pour essuyer des pleurs ; et sa voix, un peu sourde naturellement, avait des intonations caressantes et comme des légèretés de brise.

Elle ne s'exaltait point pour la littérature, mais son esprit charmait par des mots simples et pénétrants. Elle aimait les voyages, le bruit du vent dans les bois, et à se promener tête nue sous la pluie, Frédéric écoutait ces choses délicieusement, croyant voir un abandon d'elle-même qui commençait⁹⁸.

Avec cet extrait, nous voyons que chez Mme Arnoux, il y a un côté presque trop placide, qui contraste avec la fougue de Rosanette, ce qui est d'ailleurs souligné lors de la vente des biens des Arnoux :

Frédéric, en arrivant chez Rosanette, le jeta sur la table tout ouvert.

– Lis donc !

– Eh bien, quoi ? dit-elle, avec une figure tellement placide, qu'il en fut révolté.

– Ah ! garde ton innocence⁹⁹ !

Elle a encore un côté bourgeois, avec des discours très moralisateurs et austères, concernant notamment le fait que l'on ne doit pas aimer une femme mariée :

Il dit en soupirant :

– Donc, vous n'admettez pas qu'on puisse aimer... une femme ?

Mme Arnoux répliqua :

⁹⁸ *Ibid.*, p.175

⁹⁹ *Ibid.*, p.440

- Quand elle est à marier, on l'épouse ; lorsqu'elle appartient à un autre, on s'éloigne.
- Ainsi le bonheur est impossible ?
- Non ! mais on ne le trouve jamais dans le mensonge, les inquiétudes et le remords.
- Qu'importe ! s'il est payé par des joies sublimes.
- L'expérience est trop coûteuse !
- Il voulut l'attaquer par l'ironie.
- La vertu ne serait donc que de la lâcheté ?
- Dites de la clairvoyance, plutôt. Pour celles même qui oublieraient le devoir ou la religion, le simple bon sens peut suffire. L'égoïsme fait une base solide à la sagesse.
- Ah ! quelles maximes bourgeoises vous avez !
- Mais je ne me vante pas d'être une grande dame¹⁰⁰ !

Avec ces deux femmes, Frédéric découvre ses deux côtés : l'un plus sombre, avec Rosanette faisant office de diable, l'entraînant vers un côté plus infernal ; l'un plus lumineux, avec Mme Arnoux faisant, pour sa part, office d'ange, le ramenant vers un côté plus paradisiaque.

Une autre opposition que nous pouvons retrouver, c'est celle entre Louise Roque et Mme Arnoux. Cette opposition est liée au milieu géographique dans lequel elles vivent. En effet, Louise Roque est la campagnarde, un peu sauvageonne, qui ne connaît pas la vie parisienne et qui est totalement naïve :

Elle vivait seule, dans son jardin, se balançait à l'escarpolette, courait après les papillons, puis tout à coup s'arrêtait à contempler les cétoines s'abattant sur les rosiers. C'étaient ces habitudes, sans doute, qui donnaient à sa figure une expression à la fois de hardiesse et de rêverie. [...] Sans plus de réserve qu'une enfant de quatre ans, sitôt qu'elle entendait venir son ami, elle s'élançait à sa rencontre, ou bien, se cachant derrière un arbre, elle poussait un jappement de chien, pour l'effrayer¹⁰¹.

De l'autre côté, nous avons Mme Arnoux, la bourgeoise parisienne, qui connaît tout de la vie en ville, qui perçoit parfaitement l'évidence de la tromperie, et qui est beaucoup plus mature, responsable de ses enfants (c'est pour les préserver qu'elle ne quitte pas Arnoux) :

Ces coquetteries n'atteignaient pas Martinon, occupé de Cécile ; mais elles allaient frapper la petite Roque, qui causait avec Mme. Arnoux. C'était la seule, parmi ces femmes, dont les manières ne lui semblaient

¹⁰⁰ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.230-231

¹⁰¹ *Ibid.*, p.126-127

pas dédaigneuses. Elle était venue s'asseoir à côté d'elle ; puis, cédant à un besoin d'épanchement :

– N'est-ce pas qu'il parle bien, Frédéric Moreau ?

– Vous le connaissez ?

– Oh ! beaucoup ! Nous sommes voisins. Il m'a fait jouer toute petite. Mme Arnoux lui jeta un long regard qui signifiait : Vous ne l'aimez pas, j'imagine ?

Celui de la jeune fille répliqua sans trouble : « Si ! »

– Vous le voyez souvent, alors ?

– Oh ! non ! seulement quand il vient chez sa mère. Voilà dix mois qu'il n'est venu ! Il avait promis cependant d'être plus exact.

– Il ne faut pas trop croire aux promesses des hommes, mon enfant.

– Mais il ne m'a pas trompée, moi !

– Comme d'autres !

Louise frissonna : « Est-ce que, par hasard, il lui aurait aussi promis quelque chose, à elle ? » et sa figure était crispée de défiance et de haine.

Mme Arnoux en eut presque peur ; elle aurait voulu rattraper son mot. Puis, toutes deux se turent.

Comme Frédéric se trouvait en face, sur un pliant, elles le considéraient, l'une avec décence, du coin des paupières, l'autre franchement, la bouche ouverte¹⁰², ...

Ainsi, Michel Brix illustre bien cette opposition entre les deux femmes, dans son ouvrage *Eros et littérature : le discours amoureux en France au XIX^e siècle* :

Beaucoup de commentateurs du roman ont tendance à négliger le personnage de Louise Roque. A tort, semble-t-il, puisque, lors de la préparation du roman de 1869, Flaubert paraît être revenu à l'esquisse des *Mémoires d'un fou*, qui réduisaient l'intrigue amoureuse de *L'Education* à l'opposition entre deux personnages féminins : Maria — la future Mme Arnoux — et Caroline, en qui l'on reconnaît déjà Louise Roque. Et, comme Caroline est l'anti-Maria, Louise est l'anti-Mme Arnoux. Elle n'a pas été bien éduquée ; elle a grandi, non dans un couvent, mais dans son jardin, au bord de l'eau, avec le soleil et les arbres pour compagnons ; elle ignore comment « bien se tenir », manque de réserve, dénonce les convenances (elle veut monter à cheval et ne se soucie pas que le vicaire de Nogent « préten[de] que c'est inconvenant pour une jeune fille »), ne craint pas de se montrer avec des taches de confiture qui maculent son jupon blanc, n'éprouve aucune gêne à exprimer ses sentiments pour Frédéric, enfin ne rougit pas à ressentir des désirs physiques ou piquer une colère. Aux yeux du héros, conditionné par le mythe de la Parisienne élégante et bien éduquée, Louise n'est qu'une provinciale ridicule et sans manières. La petite Nogentaise a d'ailleurs la naïveté d'avouer qu'elle n'aime pas les mondanités et qu'elle a horreur des salons¹⁰³.

¹⁰² Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.378-379

¹⁰³ Michel Brix, *Eros et littérature : le discours amoureux en France au XIX^e siècle*, Editions Peeters, 2001, p.352-353,

Frédéric, avec Louise et Mme Arnoux, est face à deux types de femmes : la femme-enfant, encore naïve, qu'est Louise Roque et la femme adulte, plus mature, qu'est Mme Arnoux. Ces deux femmes sont à l'opposé, mais ont pourtant la même chose à lui offrir : de l'amour ; mais, contrairement à Louise Roque, Mme Arnoux est mariée et ne veut pas se donner à lui. Ainsi, Frédéric aurait pu jeter son dévolu sur Louise, prise d'un amour fou pour lui, et qui aurait fait une femme idéale, mais ce côté enfantin et sauvage qui l'oppose à Mme Arnoux va avoir raison d'elle et de sa passion pour le jeune homme.

Après avoir étudié les similarités et les oppositions entre les femmes du roman, nous allons voir que Flaubert, au travers certaines situations, établit des parallélismes entre elles.

1.3. Parallélismes

Nous pouvons retrouver un parallélisme dans les séjours à la campagne que Frédéric effectue, tout d'abord avec Mme Arnoux, puis avec Rosanette. En effet, malgré leur opposition, ces deux femmes vont être le centre d'attention de Frédéric pendant quelques jours, et nous pouvons même voir que ce parallélisme va entraîner, notamment, des confidences similaires. Tout d'abord, Mme Arnoux :

Elle lui dit son existence d'autrefois, à Chartres, chez sa mère ; sa dévotion vers douze ans ; puis sa fureur de musique, lorsqu'elle chantait jusqu'à la nuit, dans sa petite chambre, où l'on découvrait les remparts¹⁰⁴.

Puis, Rosanette :

Elle soupira, et se mit à parler de son enfance. Ses parents étaient des canuts de la Croix-Rousse. Elle servait son père comme apprentie. Le pauvre bonhomme avait beau s'exténuer, sa femme l'invectivait et vendait tout pour aller boire. [...] Enfin un monsieur était venu, un homme gras, la figure couleur de buis, des façons de dévot, habillé de noir. Sa mère et lui eurent ensemble une conversation, si bien que, trois jours après... Rosanette s'arrêta, et, avec un regard plein d'impudeur et d'amertume :

https://books.google.fr/books?id=TjuDroc3TbMC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false, consulté le 2 mai 2016

¹⁰⁴ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.302

— C'était fait¹⁰⁵ !

Mais on voit également, dans ces deux séjours parallèles, des oppositions : en effet, avec Mme Arnoux, nous avons une certaine pudeur de la part de Frédéric, il ne doit pas montrer son amour à Mme Arnoux, par respect :

Il tremblait de perdre par un mot tout ce qu'il croyait avoir gagné, se disant qu'on peut ressaisir une occasion et qu'on ne rattrape jamais une sottise.

[...]

Bientôt il y eut dans leurs dialogues de grands intervalles de silence. Quelquefois, une sorte de pudeur sexuelle les faisait rougir l'un devant l'autre. Toutes les précautions pour cacher leur amour le dévoilaient ; plus il devenait fort, plus leurs manières étaient contenues¹⁰⁶.

Quant à Rosanette, au contraire, Frédéric se doit d'exprimer des marques d'amour pour cette femme jalouse, qui pense même que celui-ci a couché avec Mme Arnoux :

— Avons pas toujours été bien sage ! Avons fait dodo avec sa femme !

— Moi ! jamais de la vie !

Rosanette sourit. Il fut blessé de son sourire, preuve d'indifférence, crut-il. Mais elle reprit doucement, et avec un de ces regards qui implorent le mensonge :

— Bien sûr ?

— Certainement !

Frédéric jura sa parole d'honneur qu'il n'avait jamais pensé à Mme Arnoux, étant trop amoureux d'une autre.

— De qui donc ?

— Mais de vous, ma toute belle¹⁰⁷ !

Parmi les parallélismes, il y a également celui entre la soirée de Rosanette et celle de Mme Dambreuse : Les deux fêtes sont des soirées déguisées où, malgré des différences de statut social, les bourgeoises et les courtisanes se ressemblent. Chez Rosanette,

Ils étaient une soixantaine environ, les femmes pour la plupart en villageoises ou en marquises, et les hommes, presque tous d'âge mûr, en costumes de routier, de débardeur ou de matelot. [...] Le couple en face se composait d'un Arnaute chargé de yatagans et d'une Suissesse aux yeux bleus, blanche comme du lait, potelée comme une caille, en manches de chemise et corset rouge. Pour faire valoir sa chevelure qui lui descendait jusqu'aux jarrets, une grande blonde, marcheuse à

¹⁰⁵ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.359-360

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 304

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.362

l'Opéra, s'était mise en femme sauvage ; et, par-dessus son maillot de couleur brune, n'avait qu'un pagne de cuir, des bracelets de verroterie, et un diadème de clinquant, d'où s'élevait une haute gerbe en plumes de paon. [...] Un petit berger Watteau, azur et argent comme un clair de lune, choquait sa houlette contre le thyrses d'une Bacchante, couronnée de raisins, une peau de léopard sur le flanc gauche et des cothurnes à rubans d'or. De l'autre côté une Polonaise, en spencer de velours nacarat, balançait son jupon de gaze sur ses bas de soie gris perle, pris dans des bottines roses cerclées de fourrure blanche. [...] Mais la reine, l'étoile, c'était Mademoiselle Loulou, célèbre danseuse des bals publics. Comme elle se trouvait riche maintenant, elle portait une large collerette de dentelle sur sa veste de velours noir uni ; et son large pantalon de soie ponceau, collant sur la croupe et serré à la taille par une écharpe de cachemire, avait, tout le long de la couture, des petits camélias blancs naturels¹⁰⁸.

Et chez Mme Dambreuse,

Des femmes le remplissaient, les unes près des autres, sur des chaises sans dossier. Leurs longues jupes, bouffant autour d'elles, semblaient des flots d'où leur taille émergeait, et les seins s'offraient aux regards dans l'échancrure des corsages. Presque toutes portaient un bouquet de violettes à la main. Le ton mat de leurs gants faisait ressortir la blancheur humaine de leurs bras ; des effilés, des herbes, leur pendaient sur les épaules, et on croyait quelquefois, à certains frissonnements, que la robe allait tomber. Mais la décence des figures tempérerait les provocations du costume ; plusieurs même avaient une placidité presque bestiale, et ce rassemblement de femmes demi-nues faisait songer à un intérieur de harem ; il vint à l'esprit du jeune homme une comparaison plus grossière. En effet, toutes sortes de beautés se trouvaient là : des Anglaises à profil de keepsake, une Italienne dont les yeux noirs fulguraient comme un Vésuve, trois sœurs habillées de bleu, trois Normandes, fraîches comme des pommiers d'avril, une grande rousse avec une parure d'améthystes ; et les blanches scintillations des diamants qui tremblaient en aigrettes dans les chevelures, les taches lumineuses des pierreries étalées sur les poitrines, et l'éclat doux des perles accompagnant les visages se mêlaient au miroitement des anneaux d'or, aux dentelles, à la poudre, aux plumes, au vermillon des petites bouches, à la nacre des dents¹⁰⁹.

Physiquement surtout, et malgré leur différence de statut, les femmes se ressemblent. Chez Rosanette, nous retrouvons « une Suissesse aux yeux bleus, blanche comme du lait, potelée comme une caille » et chez Mme Dambreuse, « le ton mat de leurs gants faisait ressortir la blancheur humaine de leurs bras ». Pour Nao Takai, la blancheur est « le signe de la séduction

¹⁰⁸ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.146-147

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.190-191

charnelle¹¹⁰ » et il dit qu' « on peut affirmer que la peau blanche n'est pas un simple code abstrait de la beauté, mais une chair concrète qui provoque le désir sensuel des hommes qui l'observent¹¹¹. ». Nous avons également une ressemblance entre la description de l'habillement de Loulou, l'une des courtisanes, et celui des bourgeoises de la soirée Dambreuse ; en effet,

Mais la reine, l'étoile, c'était Mademoiselle Loulou, célèbre danseuse des bals publics. Comme elle se trouvait riche maintenant, elle portait une large collerette de dentelle sur sa veste de velours noir uni ; et son large pantalon de soie ponceau, collant sur la croupe et serré à la taille par une écharpe de cachemire, avait, tout le long de la couture, des petits camélias blancs naturels.

[...] et les blanches scintillations des diamants qui tremblaient en aigrettes dans les chevelures, les taches lumineuses des pierreries étalées sur les poitrines, et l'éclat doux des perles accompagnant les visages se mêlaient au miroitement des anneaux d'or, aux dentelles, à la poudre, aux plumes, au vermillon des petites bouches, à la nacre des dents.

Nous remarquons également quelques différences : alors que chez Rosanette, les femmes sont des courtisanes mais déguisées en femmes de plus haute condition (« les femmes pour la plupart [...] en marquises »), chez Mme Dambreuse, il y a l'effet inverse : les bourgeoises sont déguisées de manière presque vulgaire (« Mais la décence des figures tempérait les provocations du costume ; [...] et ce rassemblement de femmes demi-nues faisait songer à un intérieur de harem »). Cela laisse à penser que, pour les courtisanes, nous avons une sorte d'accomplissement du désir d'être reconnue, non pas pour leur corps, mais pour leur argent, tandis que chez les bourgeoises, nous avons une sorte de libération sous-entendue de femmes brimées par leur condition, qui ne peuvent oser les provocations que lors d'une fête costumée, non sérieuse.

De manière globale, le point commun entre ces deux textes est que les femmes sont d'abord et avant tout un objet visuel, à peindre, un objet esthétique (« Pour faire valoir sa chevelure qui lui descendait jusqu'aux jarrets [...] » ; « [...] les seins s'offraient aux regards dans l'échancrure des corsages »)

¹¹⁰ Nao Takai, *Le Corps féminin nu ou paré dans les récits réalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle*, « Flaubert, les Goncourts et Zola », Honoré Champion Editeur, Paris, 2013, p.81

¹¹¹ *Ibid.*, p.84

Ainsi, c'est bien tout un réseau de personnages féminins que Flaubert tisse autour de son personnage masculin. La question qui se pose maintenant est de savoir comment sont mis en scène ces personnages féminins.

2. La mise en situation des personnages féminins

2.1. Mme Arnoux ou la « Vierge Marie »

Mme Arnoux est, de par son prénom et par les descriptions qu'en fait Frédéric, la représentation terrestre de la Vierge Marie. D'emblée, la première phrase la décrivant nous laisse penser à quelque chose de divin : « Ce fut comme une apparition¹¹² ». Le choix du mot a une connotation religieuse et montre la dévotion pour cette femme qu'il va, en réalité, plus considérer comme un être supérieur, divin, au point même que « ceux qui étaient là, pourtant, n'avaient pas l'air de la remarquer¹¹³ », comme si elle n'était qu'une apparition divine que seul Frédéric peut voir.

De même que nous pouvons dire que, bien souvent, lorsque Frédéric croise la route de Mme Arnoux, celle-ci semble apparaître telle une manifestation divine. Quand Frédéric découvre la boutique de Jacques Arnoux, l'auteur nous dit qu'« il attendit qu'Elle parût¹¹⁴ » ; lors du premier dîner de la rue Choiseul, « Mme Arnoux parut¹¹⁵ » ; ou encore, Frédéric se retrouve face à Mme Arnoux et son mari, sans s'y attendre, et il a « comme un vertige¹¹⁶ » ; enfin, nous pouvons également parler de l'ultime rencontre entre Mme Arnoux et Frédéric : en effet, Frédéric, ne s'attendant pas à la voir, s'exclame « Madame Arnoux¹¹⁷ ! », comme s'il avait vu une apparition.

La suite de la description de leur première rencontre est marquée par des termes qui nous donnent l'impression que Frédéric n'est pas face à une femme, mais face à une sainte : « Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux¹¹⁸. » ; « [...] toute sa personne se découpait sur le

¹¹² Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.36

¹¹³ *Ibid.*, p.39

¹¹⁴ *Ibid.*, p.52

¹¹⁵ *Ibid.*, p.77

¹¹⁶ *Ibid.*, p.372

¹¹⁷ *Ibid.*, p.449

¹¹⁸ *Ibid.*

fond de l'air bleu¹¹⁹. » ; « Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire¹²⁰. ». De plus, à la même page, nous pouvons voir que Frédéric va faire, comme le dit Lucette Czyba dans son ouvrage, des objets de Mme Arnoux des « signes de ce fétichisme¹²¹ »

Tout au long du roman, nous pouvons observer que, faute de posséder Mme Arnoux, personne trop sacrée et inaccessible, Frédéric va à la place substituer les objets et les vêtements au corps de la femme aimée, qu'il ne peut pas avoir, mais qu'il observe au travers :

Elle avait une robe de velours noir et, dans les cheveux, une longue bourse algérienne en filet de soie rouge qui, s'entortillant à son peigne, lui tombait sur l'épaule gauche¹²².

Il regardait, le long des boutiques, les cachemires, les dentelles et les pendeloques de pierreries, en les imaginant drapés autour de ses reins, cousues à son corsage, faisant des feux dans sa chevelure noire. À l'éventaire des marchandes, les fleurs s'épanouissaient pour qu'elle les choisît en passant ; dans la montre des cordonniers, les petites pantoufles de satin à bordure de cygne semblaient attendre son pied¹²³ [...]

Frédéric en vient même à vouloir se sacrifier pour cette « Vierge Marie », avec laquelle il voudrait absolument avoir le privilège d'une intimité :

Ensuite, tous causèrent çà et là, par groupes ; le bonhomme Meinsius était avec Mme Arnoux, sur une bergère, près du feu ; elle se penchait vers son oreille, leurs têtes se touchaient ; et Frédéric aurait accepté d'être sourd, infirme et laid pour un nom illustre et des cheveux blancs, enfin pour avoir quelque chose qui l'intronisât dans une intimité pareille. Il se rongait le coeur, furieux contre sa jeunesse¹²⁴.

Mais, comme l'indique ce statut de « Vierge Marie », Mme Arnoux est, avant d'être objet de sacralisation, une mère, d'où l'amour physique impossible. Nous pouvons voir cela lors de l'ultime rencontre entre Mme Arnoux et Frédéric, à la fin du roman : « Cependant, il

¹¹⁹ *Ibid.*, p.37

¹²⁰ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.37

¹²¹ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, op. cit., p.227

¹²² Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.77

¹²³ *Ibid.*, p.100

¹²⁴ *Ibid.*, p.80

sentait quelque chose d'inexprimable, une répulsion, comme l'effroi d'un inceste¹²⁵. »
Comme le dit Lucette Czyba dans son ouvrage,

Ainsi, l'avant-dernier chapitre met en lumière ce que tout le roman dit de manière voilée : ce corps féminin est interdit parce que maternel.
[...]
Cette « délicatesse » (filiale) de Frédéric sur laquelle s'achève la scène des adieux éclaire donc, en le résumant, tout le comportement du personnage au cours du roman : « l'effroi de l'inceste » fonde l'adoration pour la figure maternelle idéalisée en madone et explique le recours constant à la contemplation fétichiste¹²⁶.

Malgré tout, cet « effroi d'un inceste » peut également s'expliquer par le fait que Frédéric ne voit plus Mme Arnoux comme au premier jour, c'est-à-dire en femme de trente ans, mais plutôt comme une « vieille » femme avec des cheveux blancs. Ainsi, cela montre une répulsion de l'homme encore jeune qui prend soudain conscience de la différence d'âge. Bien entendu, ceci n'est pas à l'honneur de Frédéric, mais cela rehausse le statut divin de Mme Arnoux qui, comme l'a écrit Lucette Czyba, inspire toujours une « adoration pour la figure maternelle idéalisée en madone ».

Au contraire de Rosanette, qu'il désire physiquement, il y a une crainte et une pudeur qui apparaissent chez Frédéric à l'idée d'un quelconque lien physique avec Mme Arnoux, au point même qu'il semble faire disparaître son corps :

Une chose l'étonnait, c'est qu'il n'était pas jaloux d'Arnoux ; et il ne pouvait se la figurer autrement que vêtue, — tant sa pudeur semblait naturelle, et reculait son sexe dans une ombre mystérieuse¹²⁷.

Il était empêché, d'ailleurs, par une sorte de crainte religieuse. Cette robe, se confondant avec les ténèbres, lui paraissait démesurée, infinie, insoulevable¹²⁸ [...]

Parmi les autres femmes qui gravitent autour de Frédéric, nous pouvons également évoquer la mise en situation de la « jeune bête sauvage » à la jeune femme incrédule, Louise Roque.

¹²⁵ *Ibid.*, p.452

¹²⁶ Lucette Czyba, *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*, op. cit., p.231-232

¹²⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.101

¹²⁸ *Ibid.*, p.230

2.2. Louise Roque, de la « jeune bête sauvage » à la jeune femme incrédule

Louise Roque, au début du roman, apparaît comme une « bête sauvage » (ce que l'on peut rapprocher de la part animale de Rosanette). Lors d'une de ses premières apparitions, Flaubert en dit ceci : « il y avait comme une grâce de jeune bête sauvage dans toute sa personne, à la fois nerveuse et fluette. La présence d'un inconnu l'étonnait, sans doute, car elle s'était brusquement arrêtée, avec son arrosoir à la main, en dardant sur lui ses prunelles, d'un vert-bleu limpide¹²⁹. » Ainsi a-t-on l'impression d'être face à une bête sauvage, surprise par la présence de l'inconnu, et lui lançant des regards tels des dards (mot que l'on pourrait prendre au sens d'arme, mais qui pourrait également s'appliquer au dard d'une abeille, et qui complèterait l'animalisation de la jeune Louise).

Cette animalisation continue lorsque, décrivant la solitude de la petite fille illégitime, Flaubert dit d'elle, qu'« elle vivait seule, dans son jardin, se balançait à l'escarpolette, courait après les papillons, puis tout à coup s'arrêtait à contempler les cétoines s'abattant sur les rosiers¹³⁰. » On pourrait voir, dans cette mise en scène de la jeune fille, là encore un animal sauvage, en harmonie avec la nature. A la page suivante, Flaubert dit encore que

Sans plus de réserve qu'une enfant de quatre ans, sitôt qu'elle entendait venir son ami, elle s'élançait à sa rencontre, ou bien, se cachant derrière un arbre, elle poussait un jappement de chien, pour l'effrayer¹³¹.

Indirectement, dans cette phrase, Flaubert la compare à un chien, qui serait le compagnon fidèle de Frédéric, lui faisant la fête dès son arrivée (ce qui peut également s'apparenter à l'innocence originelle de l'enfant, et à l'incarnation de la femme non polie et amoindrie par la civilisation contemporaine).

Cette animalisation se fait moindre au fil du temps qui passe. Louise passe de « jeune bête sauvage » à jeune fille « sauvage ». Sa vie à la campagne, loin de Paris, fait d'elle une personne naïve, notamment devant Frédéric, véritable dandy parisien, mais avec tout de même une certaine conscience de son quotidien :

¹²⁹ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.122

¹³⁰ *Ibid.*, p.126

¹³¹ *Ibid.*, p.127

[...] une minute après :

– Méchant ! qui ne m’a pas donné une seule fois de ses nouvelles !

Frédéric objecta ses nombreux travaux.

– Qu’est-ce donc que vous faites ?

Il fut embarrassé de la question, puis dit qu’il étudiait la politique.

– Ah !

Et, sans en demander davantage :

– Cela vous occupe, mais moi !...

Alors, elle lui conta l’aridité de son existence, n’ayant personne à voir, pas le moindre plaisir, la moindre distraction ! Elle désirait monter à cheval.

– Le vicaire prétend que c’est inconvenant pour une jeune fille ; est-ce bête, les convenances ! Autrefois, on me laissait faire tout ce que je voulais ; à présent, rien !

– Votre père vous aime, pourtant !

– Oui ; mais....

Et elle poussa un soupir, qui signifiait : « Cela ne suffit pas à mon bonheur¹³². »

Petit à petit, Louise passe d’enfant à jeune femme, et avec ceci, ses sentiments également évoluent :

Toute petite, elle s’était prise d’un de ces amours d’enfant qui ont à la fois la pureté d’une religion et la violence d’un besoin. Il avait été son camarade, son frère, son maître, avait amusé son esprit, fait battre son cœur et versé involontairement jusqu’au fond d’elle-même une ivresse latente et continue. Puis il l’avait quittée en pleine crise tragique, sa mère à peine morte, les deux désespoirs se confondant. L’absence l’avait idéalisé dans son souvenir ; il revenait avec une sorte d’auréole, et elle se livrait ingénument au bonheur de le voir¹³³.

On a ici une ironie tragique de la part de Flaubert : Louise aime passionnément et irrationnellement Frédéric, de la même façon que celui-ci aime Mme Arnoux.

Malgré tout, Louise, pendant une bonne partie du roman, semble être dans un entre-deux, à la fois incrédule et crédule. En démontrent, réciproquement, ces deux mises en situation :

Et, le fouillant d’un regard aigu :

– Peut-être que vous avez là-bas... (elle chercha le mot) quelque affection.

– Eh ! je n’ai pas d’affection !

¹³² Gustave Flaubert, *L’Education sentimentale*, op. cit., p.280

¹³³ *Ibid.*, 281-282

– Bien sûr ?
 – Mais oui, mademoiselle, bien sûr !
 En moins d'un an, il s'était fait dans la jeune fille une transformation extraordinaire qui étonnait Frédéric¹³⁴.

Dans cette scène, Louise semble incrédule face aux manières du monde parisien. Elle semble être au courant des pratiques parisiennes, notamment concernant le fait qu'il n'est pas rare qu'un homme ait une (voire des) maîtresse. Malgré tout, son amour pour Frédéric semble l'aveugler quelque peu :

Ces coquetteries n'atteignaient pas Martinon, occupé de Cécile ; mais elles allaient frapper la petite Roque, qui causait avec Mme Arnoux. C'était la seule, parmi ces femmes, dont les manières ne lui semblaient pas dédaigneuses. Elle était venue s'asseoir à côté d'elle ; puis, cédant à un besoin d'épanchement :
 – N'est-ce pas qu'il parle bien, Frédéric Moreau ?
 – Vous le connaissez ?
 – Oh ! beaucoup ! Nous sommes voisins. Il m'a fait jouer toute petite. Mme Arnoux lui jeta un long regard qui signifiait : Vous ne l'aimez pas, j'imagine ?
 Celui de la jeune fille répliqua sans trouble : « Si ! »
 – Vous le voyez souvent, alors ?
 – Oh ! non ! seulement quand il vient chez sa mère. Voilà dix mois qu'il n'est venu ! Il avait promis cependant d'être plus exact.
 – Il ne faut pas trop croire aux promesses des hommes, mon enfant.
 – Mais il ne m'a pas trompée, moi !
 – Comme d'autres¹³⁵ !

Bien qu'ici, Louise semble tout aussi incrédule que dans la première situation, nous voyons tout de même qu'à la fin de la discussion entre elle et Mme Arnoux, cette dernière lui rappelle ce qu'est la vie parisienne, et elle l'appelle même « mon enfant », preuve de la naïveté de Louise.

Ce n'est qu'à la fin du roman que l'on retrouve une Louise désabusée qui va épouser le meilleur ami de Frédéric, Deslauriers, reprenant en quelque sorte le dessus sur son amour de jeunesse :

La cloche de Saint-Laurent tintait ; et il y avait sur la place, devant l'église, un rassemblement de pauvres, avec une calèche, la seule du pays (celle qui servait pour les noces), quand, sous le portail, tout à

¹³⁴ *Ibid.*, p.282

¹³⁵ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.378-379

coup, dans un flot de bourgeois en cravate blanche, deux nouveaux mariés parurent.

Il se crut halluciné. Mais non ! C'était bien elle, Louise ! – couverte d'un voile blanc qui tombait de ses cheveux rouges à ses talons ; et c'était bien lui, Deslauriers ! – portant un habit bleu brodé d'argent, un costume de préfet. Pourquoi donc ?

Frédéric se cacha dans l'angle d'une maison, pour laisser passer le cortège.

Honteux, vaincu, écrasé, il retourna vers le chemin de fer, et s'en revint à Paris¹³⁶.

Et, pour couronner le tout, par une sorte d'hérédité (sa mère ayant été actrice), nous apprenons, à la toute fin du roman, que celle-ci a quitté Deslauriers et, « un beau jour, s'était enfuie avec un chanteur¹³⁷. »

Une autre femme intéressante à étudier est Mme Dambreuse qui, dans ses multiples mises en situation, se montre comme étant une femme à double face.

2.3. Mme Dambreuse, la femme à double face

Mme Dambreuse est une femme à double face parce qu'elle se montre comme étant une femme aimante et dévouée :

Mme Dambreuse les recevait tous avec grâce. Dès qu'on parlait d'un malade, elle fronçait les sourcils douloureusement, et prenait un air joyeux s'il était question de bals ou de soirées. Elle serait bientôt contrainte de s'en priver, car elle allait faire sortir de pension une nièce de son mari, une orpheline. On exalta son dévouement ; c'était se conduire en véritable mère de famille¹³⁸.

mais on voit également que c'est une manipulatrice :

En cajolant les duchesses, elle apaisait les rancunes du noble faubourg et laissait croire que M. Dambreuse pouvait encore se repentir et rendre des services¹³⁹.

¹³⁶ *Ibid.*, p.447-448

¹³⁷ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.453

¹³⁸ *Ibid.*, p.161

¹³⁹ *Ibid.*, p.50

Comme nous l'avons déjà vu dans un premier temps, Mme Dambreuse est, comme toutes les femmes de son époque, une épouse forcée. Mais, son statut lui a permis de tirer son épingle du jeu et d'être une femme reconnue de tous :

Sa femme, la jolie Mme Dambreuse, que citaient les journaux de modes, présidait les assemblées de charité¹⁴⁰.

Au point même que Frédéric va voir en elle une maîtresse potentielle (« Une maîtresse comme Mme Dambreuse le poserait. », p.394). Ainsi, nous voyons que de manipulatrice, elle passe à femme manipulée lorsque Frédéric décide qu'elle doit absolument devenir sa maîtresse, et qu'il fait tout pour l'attirer vers lui :

Il se mit à faire tout ce qu'il faut.

Il se trouvait sur son passage à la promenade, ne manquait pas d'aller la saluer dans sa loge au théâtre ; et, sachant les heures où elle se rendait à l'église, il se campait derrière un pilier dans une pose mélancolique. Pour des indications de curiosités, des renseignements sur un concert, des emprunts de livres ou de revues, c'était un échange continu de petits billets. Outre sa visite du soir, il lui en faisait quelquefois une autre vers la fin du jour ; et il avait une gradation de joies à passer successivement par la grande porte, par la cour, par l'antichambre, par les deux salons ; enfin, il arrivait dans son boudoir, discret comme un tombeau, tiède comme une alcôve, où l'on se heurtait aux capitons des meubles parmi toutes sortes d'objets çà et là : chiffonnières, écrans, coupes et plateaux en laque, en écaille, en ivoire, en malachite, bagatelles dispendieuses, souvent renouvelées.

[...]

Elle le considérait, les cils entre-clos. Il baissait la voix, en se penchant vers son visage.

– Oui ! vous me faites peur ! Je vous offense, peut-être ?... Pardon !... Je ne voulais pas dire tout cela ! Ce n'est pas ma faute ! Vous êtes si belle !

Mme Dambreuse ferma les yeux, et il fut surpris par la facilité de sa victoire. Les grands arbres du jardin qui frissonnaient mollement s'arrêtèrent. Des nuages immobiles rayaient le ciel de longues bandes rouges, et il y eut comme une suspension universelle des choses. Alors, des soirs semblables, avec des silences pareils, revinrent dans son esprit, confusément. Où était-ce ?...

Il se mit à genoux, prit sa main, et lui jura un amour éternel. Puis, comme il partait, elle le rappela d'un signe et lui dit tout bas :

– Revenez dîner ! Nous serons seuls¹⁴¹ !

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.394-398

Flaubert examine en détails la stratégie de Frédéric pour acquérir les faveurs de Mme Dambreuse. Mais, d'un autre côté, nous pouvons voir que Mme Dambreuse dégage une sensualité qui montre qu'elle a également sa part dans ce jeu de séduction entre elle et Frédéric.

Malgré tout, nous avons quand même l'impression que Mme Dambreuse va chercher à garder un certain contrôle sur Frédéric et cette volonté de contrôle se retrouve lorsque Mme Dambreuse perd son mari et qu'alors, elle demande Frédéric en mariage, sans aucune forme de respect pour son mari tout juste décédé :

Mme Dambreuse était au coin de la cheminée, debout. Sans lui supposer de violents regrets, il la croyait un peu triste ; et, d'une voix dolente :

– Tu souffres ?

– Moi ? Non, pas du tout.

Comme elle se retournait, elle aperçut la robe, l'examina ; puis elle lui dit de ne pas se gêner.

– Fume si tu veux ! Tu es chez moi.

Et, avec un grand soupir :

– Ah ! sainte Vierge ! quel débarras !

[...]

Elle se leva, se mit doucement sur ses genoux.

– Toi seul es bon ! Il n'y a que toi que j'aime !

En le regardant, son cœur s'amollit, une réaction nerveuse lui amena des larmes aux paupières, et elle murmura :

– Veux-tu m'épouser ?

Il crut d'abord n'avoir pas compris. Cette richesse l'étourdissait. Elle répéta plus haut :

– Veux-tu m'épouser¹⁴² ?

Dans ce passage, nous avons une sorte d'indécence qui en vient même à choquer Frédéric. Ce n'est plus la femme généreuse, altruiste dont nous avons parlé plus tôt, mais au contraire une femme égoïste, irrespectueuse, au point même de demander son amant en mariage à peine quelques heures après la mort de son mari.

Nous savons qu'un personnage ne vaut qu'en tant que pris dans un réseau, parmi un groupe de personnages. La présence du personnage dans ce groupe est ce qu'on appelle un « carrefour de relation ». Ainsi, Frédéric se retrouve pris dans le réseau des personnages féminins pour la plupart, qui font son éducation sentimentale.

¹⁴² Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.406-408

Mais, comme l'a dit Alfred Allais dans son œuvre *A se tordre*, « Avec les femmes est-on jamais sûr ? ». En effet, Frédéric ne cesse de faire des allers-retours entre certaines femmes, leur faisant parfois même des promesses (ainsi, il promet à la fois à Louise et à Mme Dambreuse qu'il les épousera). Mais ces allers-retours incessants vont faire de *L'Education sentimentale* un roman de l'échec pour le héros, qui représente plus largement la génération des années 1840. Ainsi,

La défaite individuelle s'étend aux dimensions d'une collectivité, par l'égalisation des ambitions opposées et des valeurs alternées, qui se retrouvent liquidées successivement dans les trois fins : la Révolution, l'Amour, l'Ambition sociale. L'existence ratée de Frédéric et de Deslauriers condense la ruine de toute une génération qui vient à l'âge d'homme au moment où « l'aspiration romantique de 1840 se bris[e] aux réalités bourgeoises » (G. Sand), avec pour toile de fond philosophique « l'éternelle misère de tout¹⁴³ » (p.395)

Pourtant, ce ne sont pas les femmes qui ont mené Frédéric à cet échec, mais lui seul. Effectivement, chacune des femmes qu'il a fréquentées avait quelque chose de commun à lui offrir : l'amour (bien que Mme Dambreuse veuille jouer le rôle que les femmes avaient dans le premier tiers du siècle : celui de pousser le jeune homme pour en faire une personnalité de la haute société). Mais, bien plus que ça, deux d'entre elles auraient pu lui offrir un avenir meilleur, notamment grâce à l'argent : Louise Roque et Mme Dambreuse (cette dernière aurait même pu lui permettre d'accéder à une place de sénateur, par le biais de son mari). Au contraire, Frédéric choisit de faire passer au premier plan sa passion, son grand amour, Mme Arnoux, qui pourtant est une femme mariée et une mère, mais aussi une femme pure qui jamais ne trompera son mari, même si elle aussi éprouve des sentiments pour Frédéric.

¹⁴³ Yvan Leclerc, *op.cit.*, PUF, coll. « Études littéraires », 1997, p.39

Conclusion

Flaubert fait preuve de cynisme et de pessimisme vis-à-vis des femmes de son époque, tout en mettant en scène les difficultés de la condition féminine. Mais, entre misogynie et solidarité, il montre surtout que la vraie source des problèmes de Frédéric, ce ne sont pas les femmes mais lui-même.

Au travers de cette œuvre, Flaubert, bien qu'il semble ne vouloir s'inscrire dans aucune école, rentre pourtant dans plusieurs genres littéraires :

Il a tout d'abord une certaine tendance au romantisme, notamment par le fait que son œuvre soit « une réaction du sentiment contre la raison, [...] cherchant l'évasion et le ravissement dans le rêve [...]. Idéal ou cauchemar d'une sensibilité passionnée et mélancolique¹⁴⁴. ». De plus, nous retrouvons certaines thématiques romantiques dont l'amour, thématique importante par rapport aux femmes. Concernant l'amour, et notamment grâce au personnage de Mme Arnoux, nous pouvons citer Hugo, qui définissait l'amour comme ceci : « La réduction de l'univers à un seul être, la dilatation d'un seul être jusqu'à Dieu, voilà l'amour¹⁴⁵ ». Nous pouvons également parler du cas de Rosanette, avec qui l'amour de Frédéric va être plus brut, plus bestial, et va « subverti[r] la morale par sa brutalité¹⁴⁶ ».

Nous retrouvons également un penchant réaliste. Pour Colette Becker,

Tous les écrivains de la réalité s'accordent pour attaquer les constructions de l'imagination, l'utilisation de conventions et de stéréotypes, l'asservissement aux goûts du lecteur. [...] Le réel étant à la fois plus simple et plus complexe, plus naturel et plus déroutant, rarement univoque et clair, la grande difficulté du romancier est de lui conserver sa face d'ombre et son ambiguïté, de ne pas encourir le

¹⁴⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Romantisme>, consulté le 2 mai 2016

¹⁴⁵ Victor Hugo, *Les Misérables*, J. Hetzel et A. Lacroix Editeurs, Paris, 1869, p.509, <https://books.google.fr/books?id=J7tHAQAAMAAJ&dq=La%20r%C3%A9duction%20de%20l'univers%20%C3%A0%20un%20seul%20%C3%AAtre%2C%20la%20dilatation%20d'un%20seul%20%C3%AAtre%20jusqu'%C3%A0%20Dieu%2C%20voil%C3%A0%20l'amour&hl=fr&pg=PA509#v=onepage&q&f=false>, consulté le 3 mai 2016

¹⁴⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A8mes_r%C3%A9currents_du_romantisme#L.27amour, consulté le 2 mai 2016

reproche que l'on fait encore trop souvent à Zola d'être transparent à force d'explications, d'enchaînements logiques de causes et d'effets¹⁴⁷.

Ici, nous pouvons parler de Rosanette, des domestiques, ou encore de Mme Arnoux (de la femme mariée, et non de la femme idéalisée). Le roman, qui aborde notamment le cas des travailleurs ou encore des relations conjugales, entre donc dans cette catégorie d'œuvre. En effet, nous y voyons le cas, notamment des domestiques ou ouvrières, souvent maîtresses de leur employeur, parfois pour accéder à certains privilèges (comme la Bordelaise avec Jacques Arnoux). Sont également évoqués les relations conjugales, avec le couple Arnoux et le couple Dambreuse, qui sont différents : effectivement, avec le couple Arnoux, nous voyons que le pouvoir du mari est très présent, surtout en société, Mme Arnoux parlant très peu, ou alors de manière privée ; au contraire, chez les Dambreuse, nous avons une épouse qui se montre, qui s'exprime.

Nous avons aussi une part d'impressionnisme :

Dès son apparition pendant les années 1860, et avant d'être appelé « impressionnisme », le style pictural de Courbet et de Manet, puis de la jeune génération d'artistes qui les admiraient, comportait un double défi que le mot « impressionnisme » exprimera parfaitement plus tard. Partant de l'observation du monde contemporain qui les entourait, tout en affichant une vision neuve et personnelle grâce à une technique d'exécution fortement opposée aux recettes traditionnelles, ces peintres avaient réussi non seulement à mettre en évidence, mais aussi à épouser et à célébrer la dualité implicite dans toute œuvre d'art entre la représentation du réel et l'expression artistique. Pendant l'ère classique, cette dualité fut conçue comme un conflit entre la nature et l'idéal, comme entre la terre et le ciel. [...] En revanche, avec l'impressionnisme, on parlera non pas d'un conflit mais d'un dialogue productif entre l'observation et l'imagination. On pourrait presque dire que les impressionnistes ont fait de la nécessité une vertu ; hégéliens et surtout positivistes – disciples, conscients ou non, d'Hippolyte Taine – au lieu de voir une contradiction entre la matière et l'esprit, ils y ont vu une communauté, investie dans la corporéité de l'homme et de l'œuvre¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Colette Becker, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Armand Collin, 2005, p.13-14, https://play.google.com/books/reader?id=Jrh3FFNahDwC&printsec=frontcover&output=reader&hl=fr&pg=GB_S.PA1, consulté le 10 mai 2016

¹⁴⁸ Gérard Gengembre, Yvan Leclerc et Florence Naugrette, *Impressionnisme et littérature*, PURH, 2012, p.7-8, https://books.google.fr/books?id=9AjeBAAAQBAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false, consulté le 10 mai 2016

Flaubert s'illustre dans ce genre surtout avec Mme Arnoux et Rosanette, et notamment lors des deux séjours que Frédéric effectue avec elles, où ses descriptions ressemblent à des tableaux ; tout d'abord avec Mme Arnoux :

Elle ne faisait rien pour exciter son amour, perdue dans cette insouciance qui caractérise les grands bonheurs. Pendant toute la saison, elle porta une robe de chambre en soie brune, bordée de velours pareil, vêtement large convenant à la mollesse de ses attitudes et à sa physionomie sérieuse. D'ailleurs, elle touchait au mois d'août des femmes, époque tout à la fois de réflexion et de tendresse, où la maturité qui commence colore le regard d'une flamme plus profonde, quand la force du cœur se mêle à l'expérience de la vie, et que, sur la fin de ses épanouissements, l'être complet déborde de richesses dans l'harmonie de sa beauté. Jamais elle n'avait eu plus de douceur, d'indulgence. Sûre de ne pas faillir, elle s'abandonnait à un sentiment qui lui semblait un droit conquis par ses chagrins¹⁴⁹.

Puis avec Rosanette :

[...] Rosanette en face de lui ; et il contemplait son petit nez fin et blanc, ses lèvres retroussées, ses yeux clairs, ses bandeaux châains qui bouffaient, sa jolie figure ovale. Sa robe de foulard écru collait à ses épaules un peu tombantes ; et, sortant de leurs manchettes tout unies, ses deux mains découpaient, versaient à boire, s'avançaient sur la nappe.¹⁵⁰

Dans ces deux extraits, l'auteur fait un portrait détaillé des deux femmes, décrivant alors tout à la fois leur corps (« le regard d'une flamme plus profonde », « sa beauté », « son petit nez fin », « ses lèvres retroussées », etc.) et leur vêtement (« elle porta une robe de chambre en soie brune, bordée de velours pareil », « sa robe de foulard écru ») avec précision (« en soie brune », « petit nez fin », « yeux clairs », « bandeaux châains », etc.). Tel un peintre, Gustave Flaubert fait un tableau de ces deux femmes aimées de notre héros.

Enfin, Flaubert s'illustre également dans le symbolisme :

Confronté à son tour à la question que posait Jules Huret à Verlaine et à quelques autres, l'historien de la littérature se trouve, en la matière, exposé à deux tentations extrêmes : s'il s'applique à considérer le symbolisme comme une marque déposée dans la longue série des -ismes de notre littérature, il lui est facile de dater et de définir, soit à peu près ceci :

¹⁴⁹ Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, op. cit., p.303-304

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.358

Symbolisme. Mouvement poétique lancé par le manifeste de Jean Moréas dans le Supplément littéraire du Figaro du 18 septembre 1886 et qui fait du symbole le signe de ralliement d'une réaction idéaliste contre le matérialisme littéraire du naturalisme et du Parnasse.

[...]

À l'opposé de cette perception microscopique du phénomène, il est un symbolisme extensible et volontiers attrape-tout, qu'on fait remonter, sinon à Eschyle ou à la Bible, du moins à Nerval et à Baudelaire, culminer avec Mallarmé, Verlaine et Rimbaud, et s'achever avec Claudel et Valéry. Si le corpus des auteurs devient autrement plus impressionnant, le symbolisme recouvre alors une reconstruction a posteriori, un anachronisme, ou n'est plus qu'une appellation commode pour nommer la modernité poétique entre le romantisme et le surréalisme.

Entre les deux, il est une troisième conception du symbolisme, un symbolisme de l'air du temps qui embrasse, à l'exception du naturalisme, l'essentiel de la production non seulement littéraire mais picturale et musicale entre 1880 et 1914, de Villiers de l'Isle-Adam à Barrès et à Proust, de Gustave Moreau, Puvis de Chavannes ou Odilon Redon à Gauguin ou Rodin, de Wagner à Debussy et Richard Strauss. Ce symbolisme vague, aussi impalpable que l'air du temps, donne d'ailleurs lieu plus souvent à des collections de monographies qu'à des études d'ensemble¹⁵¹.

Le symbolisme de l'œuvre se retrouve notamment par le biais du portrait de Rosanette, fait par Pellerin. Ainsi,

Le germe du complexe narratif concernant le portrait de Rosanette est donc l'idée de faire exécuter par Pellerin un tableau relevant d'un choix uniquement esthétique, tableau dont le ratage l'amènera à se tourner au contraire vers l'art moral, c'est-à-dire moralisateur. Il s'agit donc de se servir du travail du peintre pour illustrer successivement les conceptions de l'art les plus divergentes (conceptions reliées aux idées politiques du temps¹⁵²).

Ce tableau ignoble et vulgaire de Pellerin peut être vu comme un symbole du régime politique, raté et corrompu (le fait que Rosanette soit seins nus avec une bourse dans les mains représente le sexe et l'argent)

¹⁵¹ Bertrand Marchal, *Le symbolisme*, Armand Colin, 2011, p.7-8
https://play.google.com/store/books/details/Bertrand_Marchal_Le_symbolisme?id=m5j1bI1fZ4C, consulté le 10 mai 2016

¹⁵² Jean-Louis Cabanès, *Voix de l'écrivain : mélanges offerts à Guy Sagnes*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996, p.104

Là encore, c'est une femme qui va servir de modèle à l'un des genres littéraires dont est constitué *L'Education sentimentale*.

Nous avons donc là tout le génie de Gustave Flaubert : il est à la fois l'auteur qui va réinventer le roman d'apprentissage en lui donnant une profondeur et une acuité nouvelle, et le stylisticien, dont le personnage principal est la figure d'une génération nourrie par le romantisme. De plus, les différents personnages que fréquente Frédéric sont autant de types d'un genre nouveau, et ils représentent chacun les idées reçues d'un milieu particulier, agissant en fonction des codes sociologiques stéréotypés, ce qui permet de voir Flaubert comme l'un des phares du réalisme. La fresque de personnages construite représente donc à la fois le romantisme et le tableau fidèle d'une époque, faisant de Flaubert le précurseur du naturalisme.

Bibliographie et sitographie

Texte de référence :

- FLAUBERT Gustave, *L'Education sentimentale*, éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1952

Critiques :

- HUYNH Jeanne-Antide, *L'Education Sentimentale, Gustave Flaubert*, Bertrand-Lacoste, Paris, 1991
- CZYBA Lucette, *La femme dans les romans de Flaubert*, « Mythes et idéologies », P.U.F, Lyon, 1983

Articles :

- PLANTÉ Christine, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France* 3/2003 (Vol. 103)
- THIBAUDET Albert, « Sur le style de Flaubert », in *Flaubert savait-il écrire ? : une querelle grammaticale (1919-1921)* de Gilles Philippe, ELLUG, Grenoble, 2004
- WOESTELANDT Evelyne, « Le corps venal : Rosanette dans ‘L'Education sentimentale’ », in *Nineteenth-Century French Studies*, n°1/2, University of Nebraska Press, v.16, 1987

Romans et essais :

- ADDISON Claire, *Where Flaubert Lies: Chronology, Mythology and History*, Cambridge University Press, 1996
- BALZAC Honoré (de), *Physiologie du mariage, ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal, publiées par un jeune célibataire*, éditions Gallimard, Paris, 1971
- BEM Jeanne, *Nouvelles lectures de Flaubert : recherches allemandes*, Harald Nehr, « La signification du ‘rien’ ». A propos du style de ‘L'Education sentimentale’
- CABANES Jean-Louis, *Voix de l'écrivain : mélanges offerts à Guy Sagnes*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996
- CASTEX Pierre-Georges, *Flaubert, "L'Education sentimentale"*, SEDES-CDU, Paris, 1989
- FLAUBERT Gustave, *Œuvres complètes. I. Œuvres de jeunesse*, éd. présentée, établie et annotée par Claudine Gothot-Mersch et Guy Sagnes, Gallimard, Paris, 2001

- HUGO Victor, *Ecrits politiques*, Librairie générale française, Paris, 2001
- LECLERC Yvan, *Flaubert, L'Éducation sentimentale*, PUF, coll. « Études littéraires », 1997
- LEROY Gilles, *Alabama Song*, Mercure de France, Paris, 2007
- STENDHAL, *De l'Amour*, t.1, Le Divan, Paris, 1927
- TAKAI Nao, *Le Corps féminin nu ou paré dans les récits réalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle*, « Flaubert, les Goncourts et Zola », Honoré Champion Editeur, Paris, 2013

Sites :

- Version en ligne du *Dictionnaire de l'Académie Française*, sixième édition, 1832-35
- BECKER Colette, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Armand Collin, 2005,
<https://play.google.com/books/reader?id=Jrh3FFNahDwC&printsec=frontcover&output=reader&hl=fr&pg=GBS.PA1>
- BRIX Michel, *Eros et littérature : le discours amoureux en France au XIX^e siècle*, Editions Peeters, 2001,
https://books.google.fr/books?id=TjuDroc3TbMC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false
- http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=61
- FLAUBERT Gustave, *Correspondances : Nouvelle édition augmentée*,
https://books.google.fr/books?id=osTeAgAAQBAJ&printsec=frontcover&dq=correspondances+%C3%A9dition+augment%C3%A9e+flaubert&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwil9_fOwZrLAhXHvRoKHSTSBosQ6AEIHDA#v=onepage&q=correspondances%20%C3%A9dition%20augment%C3%A9e%20flaubert&f=false
- http://flaubert.univ-rouen.fr/etudes/education/es_dar.php?imp=1
- GENGEMBRE Gérard, LECLERC Yvan et NAUGRETTE Florence, *Impressionnisme et littérature*, PURH, 2012,
https://books.google.fr/books?id=9AjeBAAAQBAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false
- GOMOT Guillaume, « Est-elle bête !... Rosanette : une figure animale de L'Éducation sentimentale ? », *Revue Flaubert*, n° 10, 2010, <http://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=60>
- GOUGES Olympe (de), *Les droits de la femme*, collection : Les archives de la Révolution française, 1791, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k426138>

- HUGO Victor, *Les Misérables*, J. Hetzel et A. Lacroix Editeurs, Paris, 1869, p.509,
<https://books.google.fr/books?id=J7tHAQAAMAAJ&dq=La%20r%C3%A9duction%20de%20l'univers%20%C3%A0%20un%20seul%20%C3%AAtre%2C%20la%20dilatation%20d'un%20seul%20%C3%AAtre%20jusqu'%C3%A0%20Dieu%2C%20voil%C3%A0%20l'amour&hl=fr&pg=PA509#v=onepage&q&f=false>
- http://www.histoire-image.org/site/etude_comp/etude_comp_detail.php?i=1133
- LEE Loren, *L'altérité des femmes dans la littérature française contemporaine*,
http://trace.tennessee.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=2892&context=utk_chanhonoproj
- MARCHAL Bertrand, *Le symbolisme*, Armand Colin, 2011,
https://play.google.com/store/books/details/Bertrand_Marchal_Le_symbolisme?id=m5j1b1fZ4C
- PAPOT Emmanuelle, *Petit point sur le statut de la femme en France au XIXe siècle*,
http://www.napoleon.org/fr/salle_lecture/articles/files/femme_papot_2007.asp#informations
- <http://pointdroit.com/divorce-histoire/>
- <http://www.site-du-jour.com/dossiers/histoire-mariage.html>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_femmes#Politique_3
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Romantisme>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A8mes_r%C3%A9currents_du_romantisme#L.27amour